

GUGLIELMO FERRERO

DISCOURS AUX SOURDS

Dixième édition



AUX ÉDITIONS DU SAGITTAIRE
CHEZ SIMON KRA, 6, RUE BLANCHE, PARIS

DISCOURS AUX SOURDS

D. Frangy

1838
OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Chez PLON-NOURRIT et Cie

Grandeur et Décadence de Rome :

- I. La Conquête.
- II. Jules César.
- III. La fin d'une Aristocratie.
- IV. Antoine et Cléopâtre.
- V. La République d'Auguste.
- VI. Auguste et le grand Empire.

Entre les deux Mondes.

La Ruine de la Civilisation Antique

Chez BERNARD GRASSET

Le Génie Latin et le Monde moderne.

Ino. 87021. -

GUGLIELMO FERRERO

DISCOURS AUX SOURDS



87021

ÉDITIONS DU SAGITTAIRE

CHEZ SIMON KRA, 6, RUE BLANCHE, PARIS

— 1924 —

CONTROL 1953

Biblioteca Centrală Universităţii
Cota 82287
Inventar 74623

rc 12*/00

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

10 exemplaires sur papier pur fil Lafuma, numérotés
de 1 à 10 et 5 exemplaires hors commerce
numérotés de A à E.

B.C.U. Bucuresti



C74623

Copyright 1924 by Guglielmo Ferrero
Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays
y compris la Suède, la Norvège et la Russie.

A mon cher ami
HENRY MOYSSET
Ce livre issu de craintes et d'espoirs communs

I

Savons-nous ce que nous voulons ? C'est la question capitale.

Chaque homme et chaque époque devrait se poser à tout instant cette question, comme on maintient jour et nuit la lampe allumée dans les endroits obscurs. Au contraire, tout est confusion dans notre volonté. Tantôt elle se dédouble, en voulant en même temps le bien et le mal ou des biens qui s'excluent, parce que l'un est, par sa nature, le prix de l'autre. Tantôt elle se voile d'agréables mensonges, en se persuadant qu'elle veut une chose, tandis qu'elle veut une chose toute différente et parfois même opposée. Tantôt elle s'égare hors de la raison et de la réalité, fascinée par un mirage chimérique.

Ce désordre de la volonté est le mal dont notre époque meurt...

Ce sont là des paroles sibyllines? Quelques exemples de volonté double, de volonté voilée, de volonté égarée en rendront peut être le sens moins obscur à ceux qu'une surdité foudroyante ne viendra pas frapper, comme il arrive souvent, à la première parole de vérité. Combien seront-ils?... Je ne le sais pas. Je parlerai aux sourds, en tout cas.

II

LE XIX^{me} SIÈCLE

Les cent ans qui vont de la bataille de Waterloo à la guerre mondiale sont pour l'histoire le véritable XIX^{me} siècle, car ils ont été un développement continu. Trois grands efforts en font une unité indivisible. C'est la concentration de l'autorité dans un nombre assez restreint de grands États centralisés et presque tous monarchiques : commencée dans le morcellement territorial et juridique du dix-huitième siècle par la Révolution française, elle se poursuit sans interruption de 1815 à 1914. C'est la démocratisation des monarchies par l'adoption des institutions

représentatives, calquées tantôt sur le modèle anglais, tantôt sur le modèle français de Louis XVIII. C'est le culte du Feu, du vieux Dieu Agni, qui renaît, déguisé, dans le rationalisme dominant de plus en plus toutes les formes de l'activité humaine : la grande industrie, les machines de métal mues par la vapeur ou l'électricité ; la civilisation quantitative, à grande production, qui remplace les anciennes civilisations qualitatives.

La Révolution française, qui avait déclaré la guerre aux rois, s'était terminée, en 1815, par un vertigineux triomphe de la monarchie. Les dynasties survivantes à la chute de Napoléon étaient en petit nombre, mais combien plus puissantes qu'en 1789 ! La Révolution avait démoli autour d'elles toutes les petites souverainetés concurrentes, presque tous les privilèges et droits acquis de l'Église, de l'aristocratie, des régions, des villes, des corporations, des

classes sociales, des corps politiques et administratifs, qui, au dix-septième et au dix-huitième siècle, avaient limité partout le pouvoir royal et impérial. Elles se partageaient désormais l'Europe divisée dans un nombre restreint d'États considérables. Dans chaque État, la Cour était la puissance suprême à laquelle les Églises de toutes les confessions, l'aristocratie, la bureaucratie étaient complètement subordonnées. Les immunités, qui avaient créé tant d'obstacles à la finance du dix-huitième siècle, avaient disparu. Les rois pouvaient mettre les impôts qu'ils voulaient. La Révolution leur avait livré une arme encore plus formidable, la plus formidable de toutes : la conscription.

Le dix-neuvième siècle allait devenir le grand siècle de la monarchie. Mais le triomphe était trop grand. Un petit nombre de dynasties disposaient en 1815 de toute l'Europe; mais elles avaient aussi toute la

responsabilité du gouvernement — finance, guerre, administration, politique intérieure et extérieure, instruction — en face de peuples qui commençaient à se réveiller. Les institutions et les traditions qui, au dix-huitième siècle, limitaient les pouvoirs de la monarchie la soutenaient aussi, en lui allégeant ses tâches et ses responsabilités. En 1815, la monarchie est seule, sans limites à son pouvoir, mais sans appuis solides.

C'est pourquoi Talleyrand, déjà, au congrès de Vienne, avait conseillé les rois de limiter eux-mêmes leurs pouvoirs trop agrandis en accordant aux peuples des Constitutions libérales : ce qu'on pourrait appeler le droit d'opposition. C'est une légende, celle qui fait du Congrès de Vienne la grande machine de guerre de l'absolutisme contre le libéralisme. Le Congrès était dans son ensemble favorable au régime représentatif, car l'Autriche seule, parmi les grandes puissances, y soutenait ouverte-

ment la cause de la monarchie absolue. L'absolutisme et Metternich l'emportèrent entre 1820 et 1825, à la suite de divers événements : les difficultés auxquelles le constitutionnalisme de Louis XVIII se heurtait en France ; les révolutions éclatées en Espagne, en Piémont, dans l'Italie du Sud, les turbulences de l'Allemagne, l'assassinat du duc de Berry.

Mais, malgré ces circonstances favorables, l'absolutisme ne put tenir plus de trente ans. 1848 donna raison à Talleyrand. L'une après l'autre, toutes les dynasties, à l'exception des Romanoff, pactisèrent avec la démocratie. Sous des formes différentes, le parlementarisme se généralisa ; et sauf en France, où la démocratie a fini par éliminer la monarchie, les deux principes d'autorité, le démocratique et le monarchique, s'aïdèrent, tout en semblant se combattre.

Les parlements furent, pour les Cours, une limitation et un instrument en même

temps; les institutions monarchiques un soutien, un guide et une limite pour les démocraties débutantes, que la logique des doctrines et la force des intérêts poussaient vers le suffrage universel, la liberté totale de la parole et de la presse, le droit d'opposition reconnu même aux théories et aux partis révolutionnaires.

La grande industrie a été l'entremetteuse complaisante de cette conciliation paradoxale. Après des débuts difficiles entre 1815 et 1848, elle prend son essor vers 1860. D'année en année, le mouvement s'accroît; l'Europe et l'Amérique se couvrent de chemins de fer; les inventions et les machines se multiplient; les immensités désertes deviennent exploitables; la population augmente, les villes grossissent, l'industrie tend de plus en plus à remplacer la main de l'homme, capable d'atteindre les perfections les plus élevées, par la machine, capable de multiplier pro-

digieusement la quantité des objets au détriment de leur qualité.

Mais à mesure que la grande industrie s'empare du monde, la vie devient plus mobile et le gouvernement de l'État plus compliqué. Le cadre de la vieille discipline monarchique devient trop étroit et rigide, de même que le prestige des dynasties les plus anciennes et puissantes ne suffit plus à diriger tout l'État. Il faut permettre aux peuples de se gouverner un peu eux-mêmes et leur concéder plus de liberté. Partout, sauf dans l'empire des tsars, l'importance et l'influence des Parlements augmentent; les partis se multiplient, la presse se développe, une effervescence de doctrines, de passions et d'intérêts opposés — luttes religieuses, nationalisme, socialisme — agite et remue peu à peu les masses.

La grande industrie favorise le développement de la démocratie; la démocratie

devient la grande collaboratrice de la civilisation quantitative. On cherche à améliorer la condition du peuple, à répandre le bien-être et le luxe dans les masses, à vulgariser l'instruction. La quantité devient la loi de toute la production, même du travail intellectuel. On crée les engins les plus diaboliques, on accélère les communications et les transports, on réalise le rêve le plus fabuleux de l'orgueil humain en volant. La littérature, l'art, la philosophie ne connaissent plus le repos; mais elles sont déchirées par une lutte tragique entre les traditions raffinées des vieilles civilisations et la nécessité de s'adresser à un public toujours plus vaste, plus hétérogène, plus capricieux et moins conscient de ses propres désirs. Dans cette effervescence, rois et empereurs semblent s'effacer, depuis 1900...

Ils dirigent pourtant beaucoup plus qu'il ne semble. Sauf en France et en Angleterre,

les Cours restent la plus puissante des forces dirigeantes de l'État, même si parfois un peu cachée. La paix et la guerre sont entre leurs mains. Liguées dans la Sainte Alliance et craignant les conséquences révolutionnaires des guerres, les Cours avaient assuré à l'Europe trente-trois ans de paix entre 1815 et 1848. La Révolution de 1848 avait brisé la Sainte Alliance, et deux dynasties en avaient profité — les Savoie et les Hohenzollern — pour remanier, par une suite de guerres courtes et — à l'exception de la dernière, celle de 1870 — peu sanglantes, la carte politique du Congrès de Vienne. Mais, après 1870, c'est de nouveau une alliance dynastique qui maintient la paix. La Triple Alliance fut la seconde édition de la Sainte Alliance, une Sainte Alliance réduite, amputée, sans la France qui est devenue république, avec une participation clandestine de la Russie, qui s'est brouillée avec l'Autriche après la

guerre de Crimée; une Sainte Alliance telle qu'elle était encore possible, après les événements de 1848, de 1859, de 1866 et de 1870. Mais ses buts étaient les mêmes : défendre l'ordre monarchique dans une Europe qui se démocratisait, maintenir le *statu quo*. Et la paix a duré jusqu'au jour où les deux dynasties les plus puissantes de la ligue — les Hohenzollern et les Habsbourg — ont changé d'opinion et ont ouvert de nouveau le temple de Janus.

*
* *

Si le dix-neuvième siècle est une unité cohérente, qui commence aux congrès de Vienne et de Paris en 1814 et en 1815, la guerre mondiale en marque la fin.

Regardons autour de nous. Que voyons-nous? Le système économique que ce siècle a créé subsiste encore presque intact et continue à produire les fabuleuses ri-

chesses dont le monde a besoin. Mais le système politique, qui faisait le pendant du système économique en s'appuyant sur lui et en le soutenant, a été complètement bouleversé. Les plus puissantes dynasties de l'Europe sont tombées. Il y a encore des monarchies en Europe; il n'y a plus un système monarchique. A leur tour, les institutions démocratiques vacillent dans la plus grande partie de l'Europe, parce qu'elles ne peuvent plus s'appuyer sur un système monarchique solide. Le gouvernement représentatif est partout attaqué, même en Angleterre, en France et en Suisse, accusé d'avoir fait son temps et de ne plus suffire aux besoins de la civilisation moderne. On dirait que l'esprit contemporain n'est plus capable que d'en voir les défauts. Toutes les idéologies, qui avaient soutenu et guidé l'effort du dix-neuvième siècle, se confondent et s'affaiblissent. La foi mystique dans le droit divin des rois est morte,

mais le culte de la liberté aussi agonise. A quoi croyons-nous encore, sinon aux deux métaux maîtres du monde : l'or et le fer ? Les rois disparus ou réduits à l'impuissance, on ne sait plus où sont les garants de la paix actuelle et où seront les responsables des guerres futures. Entre les monarchies détruites ou affaiblies et tant de démocraties non préparées à en recueillir la succession, un personnage ancien et nouveau apparaît.

On a pris l'habitude d'appeler « dictateurs » Lénine, Horty, Mussolini, Stamboulsky. Erreur. Le « dictateur » était un magistrat républicain auquel, dans des circonstances critiques et insolites, le Sénat conférait pour un temps déterminé des pouvoirs exceptionnels. S'il pouvait employer la force, il n'était pas créé par un coup de force. Les prétendus dictateurs de notre époque se sont emparés du pouvoir par des procédés révolutionnaires, profitant de la

confusion et du désordre qui a suivi la guerre, et ils tendent à le garder, faisant fonctionner, par des moyens coercitifs, des constitutions qui supposent le consentement obtenu par la libre discussion. Ils ne sont donc pas des « dictateurs » latins, mais plutôt des « tyrans » grecs, dans le sens technique que les Grecs donnaient au mot *τύραννος*. Ils reproduisent, sous une forme moderne, ce type de pouvoir, fréquent aux époques troublées, où l'autorité fléchit, et la force cherche à la remplacer, comme elle peut, par toutes sortes d'expédients compliqués et dangereux.

L'ordre le plus solide et la liberté la plus grande qu'on ait encore connus dans l'histoire : voilà comment on peut définir le plus heureux des siècles, celui qui commença en 1815 sur le champ de Waterloo et termina en 1914 sur les bords de la Marne. Mais cet ordre qui semblait d'airain s'est disloqué en un instant ; cette liberté, qui

semblait immortelle, agonise partout, après une immense guerre qui fut combattue pour la défendre. Pourquoi?

C'est la grande énigme qu'il faut résoudre pour vaincre le désordre où notre volonté se débat...

III

L'ÉTERNEL PASSÉ

Le monde n'en peut encore croire ses yeux. C'est donc bien là la Russie? Cette Russie qui, il y a dix ans, éblouissait l'Europe par la couronne de Justinien et le manteau de Théodora, scintillants d'or et de gemmes? C'est bien elle qui, couverte de plaies, demi-nue, affamée, souillée de fange et d'ordures, tend la main aux passants?

Notre stupeur ne peut se rendre à la réalité. Cette ruine apocalyptique nous semble si peu conforme aux lois qui régissent le monde, que nous ne croyons pas à sa durée. L'éclipse d'une puissance qui fut si grande, ne peut être que passa-

gère. Tout le monde est sûr que la grande disparue va réapparaître un de ces jours, à l'improviste, sous la forme que chacun désire pour ses intérêts. Et pourtant le bon sens ne nous dit-il pas qu'il faut beaucoup moins de temps et d'efforts pour détruire que pour créer? Qu'il faut à l'homme vingt ans pour devenir un homme et qu'une seconde suffit à le tuer? Qu'il faut un siècle pour créer ce que le feu dévore en une nuit?

Si nous appliquions même aux grands empires de la terre cette simple vérité du bon sens, ne ramènerions-nous pas les redoutables mystères de cet immense effondrement à une vérité élémentaire? Quatre ans de guerre et quatre ans de révolution ont détruit l'œuvre de plusieurs générations. Plusieurs générations seront nécessaires pour la réédifier. Le reste est illusion et chimère.

*
* *
*

Mais nous ne raisonnons pas ainsi. Depuis cent ans nous avons quitté l'étroite prison des humbles vérités et du bon sens, pour une fabuleuse aventure dans la région de l'invraisemblable. Nous nous refusons à regagner l'étroite prison.

Il y a plus d'un siècle, un peuple situé au cœur de l'Europe entreprit de refaire l'édifice des temps. Pour le refaire il brisa la colonne centrale qui soutenait alors tout l'édifice : l'autorité du roi. L'édifice s'écroula sur l'audacieux démolisseur et sembla l'avoir à jamais enseveli sous ses décombres. Quand, tout à coup, on le vit en sortir indemne, se dresser plein d'une force presque surhumaine, se jeter sur l'Europe, reconstruire en quelques années, avec les débris de l'ancien, l'édifice nouveau des temps, plus vaste, plus harmonieux, plus riche, bien que sur des fondements moins solides.

Au bout de vingt ans de guerre, tous,

vainqueurs et vaincus, se trouvaient plus forts qu'avant. Pour la première fois, paradoxe miraculeux, une civilisation fut ranimée et fortifiée par une hémorragie torrentielle. Une guerre implacable de vingt ans fut le vestibule, non d'une désastreuse décadence, mais du plus actif et du plus fortuné parmi les siècles.

Depuis quatre générations, il n'est précepte humain ou divin, doctrine sacrée ou profane, leçon de l'expérience ou vérité élémentaire du bon sens, qui résiste à ce fabuleux souvenir. Depuis quatre générations, la Révolution et la Guerre sont les deux divinités jumelles de la force, de la puissance, du bonheur, que la civilisation occidentale adore en secret, quand elle n'ose le faire publiquement. La poésie leur a tressé des guirlandes. La philosophie et l'histoire leur ont bâti des temples dans l'esprit des générations. Deux dynasties — les Hohenzollern et la maison de Savoie

— n'ont pas hésité à prendre la Révolution à leur service, à côté de la Guerre. Tous les peuples mécontents de leur sort, toutes les classes et tous les hommes maltraités par la fortune, toutes les doctrines en lutte contre le passé, toutes les ambitions comprimées par le présent ont désiré, invoqué, attendu tantôt la Guerre, tantôt la Révolution, tantôt la Guerre et la Révolution, comme les libératrices, les vengeresses, l'espoir suprême des faibles et des forts.

Rappelez-vous la folle gaîté de la Russie, en 1917, quand les flammes avaient déjà touché sa robe ? Elle dansait, elle riait, elle criait, ivre de joie. Elle n'a pas douté un seul instant que le feu pouvait la brûler. Le monde, d'ailleurs, l'encourageait, en lui criant « bravo ! » L'ancien régime était si pourri ! Une révolution, c'est à dire un nouveau miracle, semblait si nécessaire et si facile ! Et quand, de nouveau, la colonne centrale brisée, l'édifice

des temps s'écroula sur les démolisseurs, personne ne s'effraya. Ce qui était arrivé il y a plus de cent ans en France se répéterait en Russie. Nous allons voir, d'un jour à l'autre, le peuple russe sortir, géant rajeuni, des décombres...

Et nous l'espérons encore, bien qu'avec une confiance ébranlée. L'univers est encore dans l'attente des surprises éblouissantes ou tragiques que l'Orient devrait enfanter d'un jour à l'autre, parce qu'il a fait une révolution. Que même à une révolution il puisse arriver de s'éteindre obscurément et lentement dans une longue misère, voilà ce qui ne vient à l'idée de personne.

* * *

Et pourtant c'est ce qui arrivera. La révolution russe ne cache dans son sein d'autre surprise que celle que le simple

bon sens pouvait entrevoir dès le début : l'obligation de refaire péniblement, en beaucoup d'années, ce qui a été détruit comme en jouant, en quelques semaines ! Elle est la porte par laquelle la civilisation occidentale va rentrer sans s'en apercevoir, et en croyant marcher vers l'avenir, dans « l'éternel passé » ; dans le destin commun de toutes les générations, qu'un mystérieux dessein avait suspendu pour un siècle privilégié. Personne ne le connaît plus, cet « éternel passé » ; l'histoire même l'a oublié ; et c'est pourquoi chacun s'attend à revoir encore une fois le miracle du feu qui régénère, de l'hémorragie qui ranime, de la création plus rapide et facile que la destruction...

Oui, il y a cent ans passés, l'Europe sortit rajeunie des flammes. Mais quand est-ce que tant d'influences favorables pleuvront des astres, comme alors, sur le monde, pour répéter ce miracle ? Combien

faudra-t-il qu'il s'écoule de siècles avant que, de nouveau, tant de circonstances propices se rencontrent dans la courte vie de quelques générations?

Le Révolution française naît au sein de la paix et d'une tradition de discipline vieille de plusieurs siècles; elle est faite par une génération qui avait encore appris, dans une civilisation qualitative très raffinée, à raisonner et à obéir. La révolution russe naît en pleine guerre, au milieu d'une anarchie spirituelle qui, dans toute l'Europe, ne cessait de croître et de se répandre depuis un siècle à mesure que la civilisation prenait un caractère de plus en plus quantitatif; elle est faite par une génération désormais habituée à n'obéir que contrainte et forcée, et à raisonner avec la logique de la passion et de l'intérêt.

La Révolution française détruit l'État, mais libère l'industrie, l'agriculture, le commerce, enchaînés par le système des

anciens privilèges et des anciens monopoles. La révolution russe, en même temps qu'elle détruit l'État, paralyse tout : l'industrie, l'agriculture et le commerce.

La Révolution française arme les masses, commence les guerres des peuples, envahit la moitié de l'Europe, détruit partout les institutions du passé et mobilise par ses confiscations une immense richesse stagnante — or, argent, pierres précieuses, terres — dont une partie appartenait à l'Église, une partie à la noblesse, une partie aux petits États qui disparurent dans la tourmente. Dans les vieilles civilisations qualitatives toutes les richesses — depuis les métaux précieux jusqu'aux terres — tendaient à s'immobiliser et à s'endormir. La Révolution les réveille et les oblige à circuler, en dédommageant l'Europe des pertes et des destructions dont elle était la cause. Pour guérir la plaie des assignats avant qu'elle se gangrène, la Révolution

trouve un remède : les trésors de Dieu et des hommes.

La révolution russe en est réduite à se défendre avec les débris de l'armée impériale. Elle n'a pu changer dans l'organisation militaire de notre époque que la couleur des drapeaux. Mais alors même qu'elle aurait la force de recommencer la grande incursion de sa sœur aînée, pourrait-elle aussi espérer de mobiliser une immense richesse stagnante? La révolution russe aussi a fait de grandes confiscations chez elle; mais ces confiscations ont immobilisé et rendu stagnante une richesse qui était auparavant mobile. Là où la Révolution française ravivait, la révolution russe tue — industrie, commerce, agriculture, banque; parce que les temps ont changé. Dans les civilisations quantitatives les richesses sont déjà mobiles par elles-mêmes, mais inviolables. Elles perdent leur mobilité et leur valeur, elles

meurent, si on veut les faire changer de propriétaire par la force. Il n'y a donc pas d'espoir : la gangrène des assignats dévorera la révolution russe.

L'énorme secousse de la Révolution française avait, dans toute l'Europe, libéré des énergies latentes, enchaînées jusqu'alors. L'homme avait accumulé au cours de deux siècles un trésor de connaissances et de découvertes qui pouvaient faire de lui un demi-dieu. Depuis la moitié du dix-huitième siècle la population pullulait. Au delà de l'Océan, l'Amérique immense, riche de climats, féconde de grains et de moissons, regorgeant de métaux et de combustibles, n'attendait plus que la naissance du fils du Feu et de l'Imagination, du géant aux muscles d'acier, capable de dominer les grands espaces. A peine le chemin de fer fut inventé, la conquête de la terre et de ses trésors, principe de notre grandeur et puissance, commença.

La révolution russe se retire dans les steppes, s'isole, se contente de panser et de cacher ses plaies pour ne pas devenir l'horreur de l'humanité.

Les cent années qui vont de la bataille de Waterloo à la bataille de la Marne furent une époque fabuleuse. Aucun siècle ne connut les privilèges qu'un destin mystérieux a accumulés sur la tête de ce fils chéri. Il put même rêver l'anarchie, adorer la révolution, s'amuser à détruire et à refaire avec sa pensée le monde, tout en jouissant de l'ordre le plus solide et le plus parfait qui ait jamais été établi sur la terre. Il put armer la mort d'horribles faux à vapeur, au sein de la paix la plus féconde et de l'humanitarisme le plus doux, qui aient jamais réjoui le monde. L'ordre qui était issu des deux plus grandes révolutions de l'histoire — l'une politique et l'autre économique — était si parfait, qu'il semblait faire partie de la nature. Avec la

régularité des grands phénomènes cosmiques — des lunes, des marées, des saisons — des centaines de millions d'hommes allaient chaque matin au travail et en revenaient chaque soir. Dans son milieu chacun — ouvrier ou milliardaire — trouvait tout ce qu'il pouvait désirer. La soumission aux lois était devenue prompte, sûre, exacte comme un mouvement réflexe. Un geste ; et l'argent affluait dans les caisses publiques, plus copieux que dans les coffres du roi de Perse ; et les hommes les plus paisibles se précipitaient vers le champ de bataille ; et les pères sacrifiaient leurs fils...

Ce conte de fée en action pouvait-il durer éternellement ? Que reste-il, de cet ordre merveilleux, sinon quelques vestiges, perdus dans un chaos apocalyptique ?

*
* *

Nous nous demandons souvent, avec effroi, si l'axe de la terre s'est déplacé, si l'univers se disloque, si la raison n'est pas tombée en délire. Non : ce qui arrive est bien plus simple dans sa tragique horreur. Nous allons rentrer dans « l'éternel passé », dans les lois communes de l'humanité. Les guerres et les révolutions font, au même titre que l'ordre et la paix, partie de notre destin ici-bas. Mais elles sont, par leur nature, des épreuves douloureuses et non pas des aventures triomphales; le calice amer que certaines époques doivent boire pour celles qui les ont précédées ou qui vont les suivre, et non pas la coupe de l'ivresse et de la joie, réservée aux heureux du monde.

Nous ne savions plus — générations heureuses ou malheureuses — ce qu'étaient la guerre et la révolution. Poètes et philosophes jouaient avec elles. Nous apprenons de nouveau à les connaître. Ce

chaos universel des empires et des idées, des peuples et des doctrines n'est qu'une grande simplification. La main mystérieuse qui dirige les choses du monde a écrit là, comme d'habitude, en caractères obscurs si on les regarde de près, mais qui s'éclaircissent avec un peu de recul, quelques simples vérités que nous avons oubliées. Par exemple : que le feu brûle et que la destruction nous est plus aisée que la création.

Oui, la révolution russe naît de la Révolution française à la distance d'un siècle et plus; mais elle n'est pas la répétition de ce qui ne pouvait et ne pourra jamais se répéter. L'une est le commencement, l'autre la fin d'une époque, d'une grande époque. La Révolution française est la porte flamboyante par laquelle la civilisation occidentale s'élance, jeune, ardente, insouciante, dans la fabuleuse aventure de la conquête de la terre. Avec la révolution russe, pour

la première fois, elle tombe à mi-chemin, lasse, haletante, vieillie, et se blesse aux genoux.

Elle reprendra haleine, se relèvera, guérira sa blessure et reprendra sa route; le jour où elle aura compris de nouveau le sens profond de l'humble prière que, pendant tant de siècles, l'Église lui avait enseignée et que depuis un siècle elle avait presque oubliée :

*A peste, a fame, a bello,
Libera nos, Domine.*

Mais combien de temps faudra-t-il avant que les oreilles, aujourd'hui sourdes, s'ouvrent de nouveau à cette ancienne parole de vérité? Notre volonté s'est une fois encore égarée. Elle croit marcher vers un avenir plein de surprises éblouissantes; quand elle est déjà rentrée dans l'« éternel passé », hérissé d'épreuves bien connues.

IV

L'ESCLAVE MAITRE ET LE LIBÉRATEUR TYRAN

De la Sicile à Alaska, des monts Oural au détroit de Magellan, le peuple crie qu'il est esclave des riches. A leur tour les riches se disent victimes de l'insupportable tyrannie du peuple. « Je suis l'esclave du capital », s'écrie le travail. « Le travail est le tyran le plus insolent qui ait jamais surgi dans l'histoire », réplique le capital. Tous deux se sentent enchaînés, et chacun maudit en l'autre son geôlier. Qui a tort? Qui a raison? Tous les deux.

Tous deux sont enchaînés. Ni l'un ni l'autre n'ont le droit de se maudire réci-

proquement comme geôliers, car tous deux sont esclaves d'un troisième tyran : d'un tyran qu'ils adorent tous les deux comme leur libérateur !

Singulière illusion et mystérieuse histoire ! Personne ne la connaît. Depuis le commencement des siècles, l'homme avait fabriqué de ses mains les objets qui lui étaient nécessaires, en se faisant aider chez lui par quelques modestes et dociles serviteurs : le bœuf, l'âne, l'eau, le vent, le feu.

Le feu était le plus humble et le plus docile d'entre eux. Retiré dans un coin de la maison, ce vieil esclave réchauffait son maître, lui cuisait ses repas, lui allumait sa forge, parfois il l'accompagnait à la guerre, et l'aidait à brûler les maisons et les villes des ennemis.

En compagnie de ces serviteurs, l'homme avait vécu siècle après siècle, gagnant son pain à la sueur de son front. Il avait vécu

pauvrement mais non inutilement. Car au cours de ces siècles, il a édifié le Parthénon et Notre-Dame; il a écrit les *Dialogues* de Platon, l'*Évangile*, la *Divine Comédie* et les *Pensées* de Pascal; il a sculpté la *Victoire de Samothrace* et peint le *Printemps* de Botticelli; il a fondé l'empire romain, christianisé l'Europe, déniché l'Amérique au fond des Océans.

Mais un beau jour, l'homme fit une découverte merveilleuse. Cet humble esclave qui se retirait sous le manteau de la cheminée, qui vivait dans la cuisine, qui cuisait ses repas et allumait sa forge, c'était un démon déguisé. Il savait animer et faire mouvoir certains géants de fer, aveugles, sourds et sans cervelle, mais capables autant que les hommes de filer, de tisser, de marcher, de couper, de coudre, de semer, de faucher, de labourer; et combien plus rapidement que les hommes! Avec cela, infatigables.

Ces géants possédaient le don miraculeux de raccourcir le temps, faisant en une heure le travail d'un jour, en un jour celui d'une semaine, en une semaine celui d'un mois. De plus, étant de fer, aveugles, sourds et sans cerveau, ils n'étaient jamais capricieux. Dès que le feu commandait, ils se mettaient en mouvement et les voilà qui marchaient, marchaient, nuit et jour, jusqu'à ce que le feu, épuisé, criât : assez ! et s'endormît sur son lit de cendres.

L'homme fut enivré par sa découverte. Car si le feu était l'animateur de ces géants de fer, il était, lui, le maître du feu. S'il pouvait, en croupe de ces géants, parcourir sans bouger et sans s'essouffler la terre et les mers, en attendant de pouvoir voler dans l'air avec les oiseaux et nager sous l'eau avec les poissons, y aurait-il un des trésors du monde, qui pourrait échapper à son désir ? L'espace n'était-il pas vaincu, ce grand ennemi qui depuis des siècles

opposait son immensité inerte à son imagination ambitieuse? Et si l'espace était vaincu, si les géants pouvaient accomplir en une heure le travail d'un jour, l'homme n'allait-il pas pouvoir enfin se libérer de la condamnation originelle : *In soudre vultus tui vesceris pane?* Jouir d'une abondance croissante au prix d'un travail réduit? Le libérateur, si longtemps attendu, arrivait, enfin ! Le véritable rédempteur de l'homme, le voilà !

En même temps qu'apparaissaient les machines à vapeur et à l'électricité, une double aspiration se manifestait dans la civilisation occidentale: se rendre les maîtres de la terre et de la nature, se libérer de l'esclavage du travail sans retomber dans les griffes de la misère.

Mais ce double rêve ne s'est réalisé qu'à demi. L'homme est aujourd'hui le maître de la terre et de la nature. Il a vaincu l'espace, contraint notre planète à lui livrer

tous ses trésors; il a brisé les chaînes de la pesanteur et pris son vol. Mais il n'est pas parvenu à rompre les chaînes du travail; au contraire, plus il s'est rendu puissant, plus il a dû travailler sans relâche.

Avec les machines à vapeur et avec l'électricité, l'insomnie du monde a commencé.

Quel est le tourment commun à tous, riches et pauvres, dans la civilisation occidentale? C'est la fatigue à laquelle nous sommes tous condamnés! Nous avons toutes nos aises, tout le confort, toutes les distractions possibles; nous sommes assez tranquilles en comparaison de nos pères, et libérés d'une quantité de liens et d'entraves qui semblaient jadis inséparables d'une existence bien ordonnée. Mais il nous faut travailler, travailler, travailler; nous n'avons même plus le droit de lâcher notre travail le temps de reprendre haleine. Non seulement chacun de nous doit pro-

duire, mais il doit aussi consommer le plus qu'il peut, c'est-à-dire accomplir encore un travail jusqu'au bout de ses forces.

Quand nous parcourons le monde passant d'un hôtel à l'autre, quand nous lisons, quand nous allons au théâtre, au bal, à quelque somptueux banquet, quand nous jouons des bras et des jambes, quand nous changeons de costume, en hommage aux lois de l'élégance, nous accomplissons un travail qui, tout en ayant pour bout l'agrément et le plaisir, nécessite un effort et du temps.

Quand nous rentrons chez nous, après avoir rempli notre tâche quotidienne, quand nous sortons de la galère du travail à laquelle nous a condamnés le destin, nous ne recouvrons pas pour cela la liberté. Alors commence un autre devoir, non moins impérieux : donner du travail aux autres, en consommant ce qu'ils produisent ; nous amuser, jouer, faire du luxe, du sport,

du mécénatisme obligatoire, voire même nous adonner aux vices et aux dissipations qu'imposent les mœurs, la mode, l'imitation, la vanité, le rang ou simplement la suggestion.

Combien de gens ont fini par se désespérer de privations qui les rendraient au contraire heureux, s'ils pouvaient vouloir ce qu'ils désirent ! Combien d'autres pour qui les distractions et les plaisirs sont des tourments qu'on leur inflige !

L'homme moderne n'a plus droit au repos. Il faut qu'il travaille et s'amuse, dût-il lui en coûter la vie. « Meurs, mais produis et consomme », tel est le cri de l'époque. Travail et plaisir rongent peu à peu les heures de sommeil, à l'homme qui n'a pas encore inventé la machine à allonger le temps. Nous ne savons plus dormir.

Comment ce singulier revirement s'est-il produit ? Pourquoi l'homme est-il plus que jamais l'esclave du travail, aujourd'hui que

des millions et des millions d'esclaves infatigables, au corps de métal et à l'âme de feu, travaillent pour lui? Comment n'a-t-il même plus le temps de dormir, quand il peut faire en une heure ce que ses pères faisaient en un mois?

Comment le temps lui manque-t-il alors qu'il devrait en avoir de reste?

C'est là justement le tour féroce que ces géants de fer nous ont joué. Tout aveugles, sourds et sans cerveau qu'ils soient, ils ont eu plus d'esprit que leur imprudent créateur. Ils ont fait un esclave de l'homme qui les avait créés pour être servi par eux comme un dieu. Comment? En allumant en lui des ambitions, des désirs et des espérances illimités.

L'homme a deux moyens de jouir de l'abondance : soit en se contentant de moins que ce qu'il a, soit en se procurant plus que ce qu'il désire; soit en réduisant ses besoins, soit en augmentant ses ri-

chesses. Toutes les civilisations antérieures à la Révolution française employèrent le premier moyen; la civilisation occidentale emploie, depuis un siècle, le second.

Grisée par la puissance des nouveaux engins, la civilisation occidentale a été prise d'une insatiable envie de richesses nouvelles. Produire encore, produire toujours davantage, tels lui semblent être le plus grand bonheur et la plus grande gloire.

Mais à quoi bon toute cette production, si la consommation n'y répond pas? Et c'est alors l'universel esclavage, l'obligation de produire et celle de consommer, de produire pour pouvoir consommer, de consommer pour pouvoir produire.

Le peuple aujourd'hui accuse les riches d'être insatiables. C'est exact. Mais si les riches ne l'étaient pas, épargneraient-ils tous les ans une part de leur revenu pour fabriquer et mettre en mouvement

des machines au lieu de la dépenser en plaisirs? L'industrie, l'agriculture et le commerce prospéreraient-ils aussi largement? D'où vient l'aisance des masses modernes, sinon de cette incessante accumulation de capitaux, qui augmente la production?

Les riches accusent le peuple de n'être jamais content, de vouloir plus à mesure qu'il a davantage, d'aspirer maintenant à toutes les aises et à tout le luxe des riches. Mais si les masses se contentaient encore de vivre comme jadis, pauvres et simples, quelle est la clientèle qui ferait prospérer l'industrie et le commerce? Combien de capitaux des riches se trouveraient soudain frappés de stérilité et cesseraient de fructifier?

C'est en vain que riches et pauvres s'accusent réciproquement d'être des tyrans. Il n'y a actuellement dans la civilisation occidentale qu'un seul tyran, mais il est

impitoyable. C'est ce peuple innombrable de géants de fer et d'acier mus par le feu qui nous forcent tous à travailler et à nous amuser sans répit, bon gré mal gré, parce que si les riches, les classes moyennes et les masses voulaient vivre plus simplement, la grande machine du monde s'arrêterait.

Ce ne sont pas les machines qui actuellement travaillent pour satisfaire nos besoins; c'est nous qui devons nous imposer à nous mêmes des besoins nouveaux afin que les machines que nous avons inventées continuent à créer une abondance qui est notre tourment. Tous nous souffrons de cette tyrannie, personne ne veut s'en délivrer. C'est pourquoi chacun s'en prend à son voisin.

C'est la justement la grande affaire de notre époque. Ne pas détruire, comme s'ils étaient les ennemis du genre humain, ces géants de fer animés par le feu, mais d'autre

part ne pas les multiplier aveuglément, faisant du monde leur proie et leur esclave. Les ramener au service de l'homme qui les a créés, dociles à sa volonté. Rompre la chaîne de leur tyrannie.

Esclaves de nos esclaves ou leurs maîtres ? Tel est le dilemme. Telle est l'épreuve. Pour en sortir vainqueurs, il faudrait que notre volonté s'arrachât le voile dont elle s'est entourée, pour ne pas voir que le libérateur est un tyran, que notre empire de la nature et du monde est un esclavage. Agréable mensonge, dont notre civilisation vit depuis un siècle et dont elle risque de mourir.

V

PUISSANCE ET PERFECTION

Avez-vous jamais lu, l'une après l'autre, une page de Cicéron et un chapitre de saint Mathieu dans le texte latin? Lisez et comparez.

Quelle langue souple et chatiée, quelle somptueuse harmonie, quelle ampleur paisible, quel savant enchaînement d'idées et de périodes d'un côté; quel style fragmenté et synthétique, tout hérissé de petites phrases condensées, procédant par bonds inattendus, de l'autre! C'est là une vaste plaine riche et plantureuse, à peine ondulée, et regorgeant de villages, de fermes et de châteaux; ici, c'est une mon-

tagne dolomitique aux tours nues et abruptes qui menacent le ciel.

Mais quelle puissance et quel *pathos* chez l'Évangéliste ! Aucun poète n'a jamais fait entrer dans un cadre plus étroit un drame plus immense, en réussissant à l'agrandir démesurément par l'étroitesse même du cadre. Le beau latin de Cicéron devient un balbutiement infantile devant le prodige de cette parole nue, insouciant de soi, et pleine de perspectives infinies.

Voilà les deux vertus suprêmes de la littérature et de l'art : la perfection et la puissance. La perfection, c'est-à-dire la beauté de la composition et de la forme ; la puissance, c'est-à-dire l'élan lyrique et la force dramatique. Apollon, ou l'harmonie, la nuance, le fini, la tradition, le culte des règles et des modèles. Dionisios ou le mouvement, l'ivresse, l'enthousiasme, l'inspiration et l'originalité personnelles.

Mais la vie est le diamant éternel, qui

tourne incessamment par lui-même, rayonnant de toutes parts au sein de l'infini. Les biens de la vie sont la facette du diamant. A chaque facette correspond, du côté opposé, une autre facette, qui nous est invisible pendant que la première est devant nous.

La perfection et la puissance sont encore deux facettes opposées de l'éternel diamant ; car si dans l'art et la littérature il n'existe pas de perfection sans une certaine puissance, ni de puissance sans une certaine perfection, il y a un moment où l'écrivain et l'artiste, comme le public qui admire leurs œuvres, doivent choisir, la puissance tendant par sa nature à troubler l'harmonie de la perfection en même temps qu'elle l'anime ; et la perfection tendant à étouffer la puissance en même temps qu'elle l'endigie. Apollon et Dyonisios sont deux divinités alliées et rivales ; parce que le génie humain ne peut tendre à la perfection



sans sacrifier en quelque mesure la puissance, ni à la puissance sans sacrifier en quelque mesure la perfection. C'est si vrai que les poètes, les musiciens, les peintres, les sculpteurs ont, de tout temps, formé deux groupes distincts qui suivent chacun leur dieu, et ne mêlent point leur voix : les parfaits et les puissants.

Les deux grandes littératures païennes visèrent, quelques cas exceptés, à la perfection plus qu'à la puissance ; la littérature biblique et la littérature chrétienne ont recherché la puissance plus que la perfection. Phidias, Praxitèle, Léonard, Raphaël sont des parfaits ; les maîtres de l'école de Rhodes, Michel-Ange, Rubens et peut-être aussi Rembrandt sont des puissants. Pétrarque et Racine brillent dans la constellation de la perfection, Dante rayonne dans le ciel de la puissance.

Malades de « double volonté », les temps modernes veulent à la fois, dans l'art, la

==== PUISSANCE ET PERFECTION ====

suprême puissance et la suprême perfection.

* *
* *

Aucune époque n'a, plus que la nôtre, recherché et admiré dans l'art et la littérature le lyrisme, la force dramatique, le mouvement, l'élan, la violence tumultueuse. Nous voulons que le livre et l'œuvre d'art nous secouent jusqu'à la moelle de l'âme; et nous les admirons en raison même de la violence de la secousse qu'ils nous communiquent. Pour qu'aucun moyen d'exercer leur puissance sur nos âmes et nos sens ne leur fût défaut, nous avons osé ce que nulle époque n'osa : nous avons donné à la littérature et à l'art la liberté totale.

L'écrivain et l'artiste ne sont plus soumis à rien ni à personne : ni à la morale, ni à la loi, ni à l'État, ni au roi, ni à Dieu. Pourvu qu'ils nous plaisent, qu'ils nous émeuvent, qu'ils donnent de fortes se-

cousses à nos esprits, nous les laissons libres de prier ou de blasphémer, de maudire Dieu et d'adorer le Diable, de tout imaginer et de tout décrire, le réel et le fantastique, le bien et le mal, les fleurs et les plaies, les étoiles et les ordures. L'art est le souverain absolu d'un empire sans limites.

Nos grands-pères se contentaient de demander à l'art de belles choses, sans trop s'inquiéter si elles étaient ou n'étaient pas nouvelles. En l'espace de huit siècles, les artistes grecs ont sculpté une centaine de statues, qu'ils ont répliquées avec de petites variantes, sans jamais fatiguer leur public accommodant. Et que d'Annonciations, de Crucifiements, de Dépouillations, de Résurrections ont été répétés par la peinture chrétienne des grands siècles !

En ce temps-là, les artistes avaient moitié moins de peine, car ils n'avaient pas à in-

venter leurs sujets. Notre époque réclame du nouveau, toujours du nouveau, et encore du nouveau ! De l'industrie et de la science, nous avons transporté dans le domaine de la littérature et de l'art la doctrine du progrès, d'après laquelle les générations devraient se renier successivement, afin que le monde s'améliore !

En art, en littérature, nous sommes le siècle herculéen. Nous aspirons à toutes les formes de la puissance : aux vols les plus vertigineux de l'expression lyrique, aux cyclones les plus impétueux de l'expression dramatique, à la création libre sans règle et sans modèle, à l'inépuisable originalité. Nous imposons à l'art de nous révéler l'inconnu, de nous soulever vers le transcendental, de nous faire communier avec l'absolu, d'être facile et clair, obscur et difficile, de s'étendre sur toute la terre, de dominer le temps, de créer toujours du nouveau, d'accomplir chaque jour le vol

d'Icare : l'effort désespéré d'une puissance presque surhumaine, au risque d'une chute mortelle.

Qu'est donc le futurisme ? Que sont tous les autres délires de nouveauté, qui obsèdent l'esprit moderne, sinon les convulsions suprêmes de cet effort vers la puissance ?

* * *

Mais cet effort immense ne nous satisfait pas. Car c'est justement au moment où nous devrions nous enorgueillir d'être le siècle herculéen de l'art et de la littérature, que notre volonté se dédouble. Le tourment commence : la puissance ne nous suffit pas ; bien plus, elle nous répugne : nous voulons aussi la perfection.

Malgré notre rage de renier le passé, aucune époque de l'histoire n'a mieux connu l'art et la littérature de tous les temps et de tous les pays. Jadis, chaque

génération comprenait et admirait, dans le monde de la beauté, ce qu'elle savait faire et ce que quelque autre époque avait produit; elle ignorait tout le reste. Nous sommes parvenus à comprendre et à admirer tous les arts et toutes les littératures : depuis le Japon antique jusqu'à la Russie moderne; depuis la Grèce classique jusqu'au moyen âge mystique.

Notre âge est le musée universel de l'esprit humain. Et dans ce musée, nous, citoyens de l'Univers et contemporains de toutes les époques, nous apprenons à comprendre et à admirer l'intarissable fécondité du génie humain dans ses qualités les plus diverses : entre autres aussi, dans l'incomparable perfection que certains arts et certaines littératures ont atteinte à certaines époques. Et nous prenons le goût d'une perfection, que nous voudrions ensuite retrouver dans l'art moderne.

C'est encore une obscure tragédie, qui se

déroule au fond de nos âmes. Nous demandons à notre époque un art ultrapuissant : et quand elle nous l'offre, nous le comparons aux modèles de l'art parfait que nous connaissons et admirons. Un art ultrapuissant ne nous suffit pas ; nous le voulons ultra parfait.

Mais il ne s'ensuit pas que les artistes et les écrivains, qui aujourd'hui encore adorent et servent la perfection — ils sont la minorité, mais il y en a — puissent se flatter de s'assurer notre faveur ! Quand dans une œuvre moderne nous trouvons la perfection antique, nous la comparons aux grandes œuvres puissantes que nous admirons, et nous la trouvons faible, froide, de peu d'effet et de peu de mouvement. Que l'art soit parfait, il ne nous suffit pas : nous le voudrions ultrapuissant.

Quand, dans le royaume des Muses, notre époque nous offre la puissance, nous réclamons la perfection ; quand elle nous

offre la perfection, nous réclamons la puissance. Nous sommes toujours mécontents, parce que nous sommes incontentables. La « double volonté » ne cesse jamais de nous tourmenter. Elle ne serait satisfaite que le jour où il serait donné à notre esprit de jouir dans le même instant de la plus grande perfection et de la plus grande puissance.

Mais comment l'esprit humain peut-il unir deux biens dont l'un doit être payé par le renoncement à l'autre ?

*
* * *

Scrutez et sondez les folies et les égarements, dont sont aujourd'hui atteintes les Muses, jadis si sereines, si maîtresses d'elles mêmes, si pleinement conscientes de ce qu'elles voulaient : au fond vous trouverez toujours cette confusion de la puissance et de la perfection. Confusion, qui ne réside

pas seulement dans la pensée, mais encore et surtout dans la volonté dédoublée. Cette double volonté fausse tous les étalons de mesure, dont se servaient autrefois les Muses pour juger le mérite, pour reconnaître la beauté véritable, pour distinguer l'homme de génie du charlatan : hideuse contrefaçon qui réussit trop souvent si bien.

« Ce tableau, cette statue sont les chefs-d'œuvre d'un art nouveau, qui crée d'après des principes de beauté encore inconnus de notre esprit », déclare le futuriste, triomphant, au milieu de son exposition. — « C'est de la démence ; un sauvage ou un enfant en auraient honte ! », répond l'incrédule. Y eut-il jamais un temps où l'on entendit le *oui* et le *non* se heurter aussi violemment sur l'éternel problème du beau et du laid ?

Aucune époque n'a écrit, chanté, peint, sculpté, construit, essayé de créer des choses belles, plus que le dernier siècle. Mais on pourrait comparer ce siècle à un

explorateur, qui aurait gravi une montagne inconnue, espérant atteindre dans les hauteurs des régions splendides; et qui se trouverait à la fin en face d'une paroi vertigineuse et abrupte et du dilemme : ou descendre ou sauter dans le vide. Après avoir fait le plus grand effort de l'histoire pour créer des beautés nouvelles avec tous les outils chers aux Muses — avec la plume, avec le ciseau, avec le pinceau — nous nous demandons aujourd'hui — ironique récompense ! — si nous sommes capables, non seulement de créer la beauté, mais même de la reconnaître.

Et, cependant, un étalon de mesure pour distinguer le beau et le laid est nécessaire à l'homme. La beauté n'est pas un luxe réservé aux raffinés; c'est un désir universel du genre humain. L'homme a pensé à l'ornement de ses armes, de ses vêtements, de sa demeure, bien avant d'inventer la vapeur ou le télégraphe.

L'anarchie esthétique trouble et empoisonne l'ordre spirituel d'une génération autant que l'anarchie politique. Il faut que chaque génération puisse se dire avec une certaine assurance : ceci est beau, ceci est laid. Une génération, qui devant les œuvres d'art à juger, hésite perpétuellement, change d'avis tous les six mois, se contredit d'une saison à l'autre, admire et glorifie à la tombée des feuilles ce qu'elle exécrait à leur naissance et oublie haine et admiration au printemps suivant, est affectée d'un mal qu'elle doit soigner.

Et le siège du mal n'est pas l'intelligence, c'est la volonté : la « double volonté », qui se refuse à payer certains biens par le renoncement de certains autres, comme c'est la loi de la vie.

VI

L'ILLUSION DE LA LIBERTÉ

Si Louis XIV ressuscitait ! Que dirait-il de ce collègue, quelque peu improvisé, qui manie au Kremlin le sceptre des tsars ? Il était, lui, le Roi soleil, le faîte d'une hiérarchie qui s'élançait du fond des siècles pour s'accrocher au ciel. Le cérémonial, l'art, le luxe, une tradition séculaire, l'adoration du peuple, le soulevaient alors avec ses ministres et ses grands dignitaires jusqu'à une hauteur inaccessible, voisine des sphères célestes.

L'homme du Kremlin était encore, il y a dix ans, « un homme dans la foule ». Quel astrologue l'aurait reconnu dans les cabarets

révolutionnaires de Genève et de Paris, pour l'homme prédestiné?

Mais l'oint du Seigneur, muni d'une délégation divine pour gouverner la France, était toujours à court d'argent. Il avait toutes les peines du monde pour se procurer les sommes nécessaires à un gouvernement qui dépensait peu en comparaison des gouvernements modernes, et trouvait à grand'peine du crédit. A cette époque, même la garantie de Dieu ne suffisait pas à inspirer confiance au capital. Et les soldats étaient pour lui aussi difficiles à trouver que l'argent. Au dictateur de la Russie, oint de ses propres mains et délégué au commandement d'un empire par un Destin plein de caprices obscurs, il a suffi de quelques mois pour réunir un million de baïonnettes et pour prendre dans l'empire tout ce qui pouvait lui servir : l'or de la monarchie déchue et des banques dépouillées; les bijoux, l'argent, les maisons, les terres et

les œuvres d'art des riches proscrits. Rien ni personne n'a résisté à ce pouvoir, improvisé en quelques jours par des inconnus !

Comment expliquer cette étrange contradiction ? Qu'est-il arrivé entre l'époque où le monde refusait quelques soldats et un peu d'argent à un roi, envoyé par Dieu pour gouverner son royaume, et celle-ci qui jette tous les trésors de la terre aux pieds du premier venu, en violant toutes les lois humaines et divines en face de l'indifférence générale et avec le consentement tacite des victimes elles-mêmes ? N'y a-t-il pas eu une des plus grandes révolutions de l'histoire : la révolution qui a donné au monde la liberté ?

*
* *

Oui, nous sommes persuadés d'avoir, entre la fin du dix-huitième siècle et le

commencement du dix-neuvième, conquis un bien nouveau que nos pères n'avaient pas connu : la liberté. Mais nous sommes-nous jamais demandé pourquoi les hommes auraient vécu dans une espèce de prison depuis le commencement des siècles et pourquoi, tout à coup, il y a un peu plus de cent ans, les murs de la prison auraient été renversés par un tremblement de terre et les hommes s'en seraient évadés, finalement libres ? Savons-nous ce que c'est que cette liberté, dont nous sommes si fiers, et qui aurait renouvelé, d'un jour à l'autre, la destinée de l'homme ? Avons-nous idée des contradictions auxquelles on se heurte, quand au lieu de crier avec enthousiasme, on veut définir avec précision ce mot presque sacré ?

Je citerai une seule de ces contradictions. Quiconque aux dix-septième et dix-huitième siècles manquait de respect au roi, ou critiquait le gouvernement, ou doutait de

l'existence de Dieu, ou prétendait faire de l'âme l'esclave du corps, courait des risques sérieux. Nous pouvons penser, dire, imprimer tout ce qui nous passe par la tête : nous sommes libres et nos grands-pères ne l'étaient pas. Mais avant la Révolution française, personne n'était contraint à devenir soldat contre son gré, ni à faire la guerre s'il préférait les douceurs de la paix. Tous étaient libres de choisir entre l'épée et la charrue entre le casque et le chapeau. Les hommes des dix-septième et dix-huitième siècles, s'ils ressuscitaient, pourraient nous dire qu'ils furent libres et que nous ne le sommes pas.

On ne saurait leur répondre que notre liberté vaut plus que la leur. Pour un philosophe, il se peut : mais, pour un paysan non. Supposez que le suffrage universel soit appelé à choisir entre ces deux libertés — celle d'affirmer ou de nier Dieu à volonté et celle de faire la guerre ou non,

comme bon nous semble — quelle décision pourrions-nous attendre de sa part?

Non; nous ne savons pas ce que nous disons, quand nous nous vantons d'être libres. Sur ce point aussi notre volonté n'est que confusion et contradiction. Le sens profond de cette « libération de l'homme » nous échappe; et elle nous échappera tant que nous n'aurons pas réappris à distinguer les deux éléments du pouvoir : la force et l'autorité. Nous les confondons continuellement; et pour cela nous ne comprenons plus rien.

Qu'est-ce que la force? L'instrument physique de l'autorité. Qu'est-ce que l'autorité? Le soutien moral de la force. La force réside dans le fer et dans l'or; dans tous ces moyens matériels — armes et argent — par lesquels l'État peut imposer l'obéissance. L'autorité est ce prestige grâce auquel les hommes reconnaissent à l'État le droit de commander et les vertus nécessaires pour

l'exercer : l'intelligence, la sagesse, la justice, la droiture. Sans une certaine quantité de force, il n'y a pas d'autorité qui vaille, hormis l'autorité religieuse, l'autorité paternelle, l'autorité du maître sur le disciple. Sans autorité, il n'y a pas de force qui puisse se faire longtemps obéir, fût-ce par les plus terribles menaces. Le pouvoir, quand il n'est reconnu pour légitime, devient tôt ou tard une insupportable tyrannie. Mais les deux éléments peuvent être combinés en des proportions différentes.

Ce que nous appellons la liberté est un renversement de ces deux éléments du pouvoir.

L'État était autrefois sacré. C'était alors un sacrilège d'offenser le Roi ou ses ministres; de douter de leur sagesse ou de critiquer leurs actes. Le droit d'opposition n'adoucissait pas le devoir de l'obéissance. Les sujets ne pouvaient même pas s'habiller comme l'élite dominante.

Mais si les hommes d'alors respectaient et vénéraient l'autorité, ils n'obéissaient guère dans la même mesure. Ils obéissaient si le roi et l'État n'étaient pas trop exigeants. Les peuples exécraient les nouveautés, ne voulaient pas trop d'impôts et avaient horreur du service militaire.

Dans les anciens régimes, l'État était cerné de hiérarchies sociales et religieuses, d'institutions locales, de lois, de croyances et de traditions qui participaient de son caractère à demi sacré. Ces hiérarchies, ces institutions, ces lois, ces croyances et ces traditions liaient de tous côtés la liberté des individus ; mais elles étaient aussi, pour ceux-ci, autant de refuges et de défenses contre la puissance de l'État. Sacrées comme lui-même, l'État les respectait, tout en luttant avec elles, et il en était également respecté et combattu. Sa puissance, limitée de toutes parts, était petite.

Mais, peu à peu, après l'invention de

l'imprimerie et des armes à feu, après les premières grandes explorations de la terre et la découverte de l'Amérique, après la Réforme et la renaissance de la culture antique, l'Europe commence à vouloir la science, la richesse, la puissance, la domination de la terre, la conquête de ses trésors. A mesure que ses ambitions se développent, elle se détache de ces hiérarchies, de ces institutions locales, de ces lois, croyances et traditions, qui entravent les aspirations nouvelles, l'élan des énergies cachées. Toute doctrine critique qui les mine est accueillie avec une faveur croissante. On en arrive enfin à la rupture violente et décisive : la Révolution française.

Avec la Révolution française, la situation est brusquement renversée; et c'est ce renversement qu'on appelle libération. *La force de l'Etat s'augmente peu à peu, de tout ce qu'il perd en autorité.* C'est là le grand secret de l'histoire moderne. Le dix-neu-

vième siècle, par ses révolutions politiques, économiques, intellectuelles, a rasé au sol tous les anciens refuges de l'individu contre la puissance de l'État, en même temps qu'il détachait les gouvernements du ciel et les ramenait sur la terre. L'individu s'est trouvé seul en face de l'État, qui n'était plus vénéré comme une émanation de Dieu, mais qui disposait d'armes et de trésors croissants avec les richesses de l'époque. Et le déséquilibre s'est accru à chaque génération.

Peu à peu les États deviennent de monstrueuses et toutes-puissantes divinités. Ils forcent les peuples à étudier, à travailler, à se battre. Ils ne les laissent plus dormir, ils les pressurent et les rançonnent sans merci, au nom de la liberté, du progrès, de la patrie, du roi, de l'empereur, de la république, du socialisme, du peuple, du prolétariat. Noms multiples d'un seul et même devoir : obéir, travailler, payer.

Et plus les États deviennent exigeants et plus les peuples se laissent faire. Ils se fondent en masses homogènes : races, nations, classes, partis, professions ; ils apprennent à travailler sans relâche, militairement ; ils se laissent endoctriner par l'instituteur, pressurer par le fisc, maltraiter par le contremaître, rudoyer par le sergent ; ils vont à l'école, à l'usine, à la caserne ; ils portent dans le siècle de la liberté l'uniforme de trois disciplines : le travail, l'État, l'armée.

Mais l'un après l'autre, au cours du dix-neuvième siècle, tous les attributs divins de la puissance tombent. Peu à peu l'État se dépouille de toutes ses pompes. On reconnaît aux peuples, d'abord le droit de critiquer respectueusement ceux qui commandent, et ensuite de les vilipender. Le commandement devient, comme l'air, la chose de tout le monde, parce que presque toutes les initiations et qualifica-

tions du pouvoir sont peu à peu éliminées. Une des rares initiations au commandement, qui subsistent encore, est le pilori : s'exposer en souriant aux malédictions du public, aux crachats et aux railleries de la foule, des rivaux et des adversaires. C'est par les outrages, que notre époque sacre les puissants de la terre. Celui qui commande n'a plus à différer de celui qui obéit, ni par sa naissance, ni par quelque qualité intrinsèque, ni par le langage ou la façon de vivre et de s'habiller. N'importe qui peut devenir un jour ou l'autre une autorité. Le sceptre des Hohenzollern est aux mains d'un sellier; celui des Romanoff aux mains d'un journaliste.

Force immense sans autorité l'État moderne sait se faire obéir. Il pourrait prendre pour devise : « Crachez-moi dessus et souffletez-moi tant que vous voudrez, mais payez et obéissez. » Pour chaque attribut divin qu'il a perdu, il a gagné un pouvoir

effectif. Il a réussi où toutes les anciennes monarchies ont échoué : à faire de la guerre un devoir civique pour tous, jeunes et vieux. Il a forcé les masses à étudier et à travailler. Il a jeté sur la société moderne un réseau de règlements et de lois, qui la serre de tous les côtés. Il sait pressurer les riches et les pauvres. Et avec toutes ces impositions et toutes ces exigences, il jouit d'un crédit quasi illimité. Le capital qui, il y a un siècle et demi, se défiait de Dieu, aujourd'hui fait presque confiance à Lenine.

Autrefois, la puissance d'un État dépendait des hommes qui le dirigeaient. Un grand roi, un grand ministre augmentaient, par leur marque personnelle, la capacité d'action de l'État. Aujourd'hui les États, immenses machines d'une énergie potentielle formidable, marchent doucement ou à grande vitesse, glissent sur les corps des peuples ou les écrasent; mais ce n'est

jamais la volonté ou l'énergie des chefs qui font la différence. Ce sont les passions du moment. Les hommes comptent peu; la machine est tout.

C'est ainsi qu'est né le grand paradoxe : un siècle révolutionnaire à outrance et d'une docilité moutonnaire. Un siècle qui, obéissant par peur plus que par respect, n'a jamais manqué une occasion de se révolter. Un siècle qui a cru conquérir la liberté en se donnant des gouvernements beaucoup plus forts que ceux de jadis, dont la puissance s'identifie avec les organes mêmes de l'État et n'est plus limitée par des bornes extérieures, mais par des lois élastiques et par les soubresauts d'une opinion capricieuse.

Thèbes, Ninive et Babylone n'ont jamais exercé sur le troupeau humain une toute puissance semi divine, comme l'ont fait les États modernes, fils de la Liberté, mandataires du Peuple, champions de la Démocratie.

* * *

Une fois encore notre volonté s'est voilée d'un beau mensonge pour ne pas voir ce qu'elle voulait réellement. Le défaut que, sous le nom de tyrannie, l'élite du XVIII^e siècle ne sut pas pardonner à l'ancien régime, c'est la faiblesse et l'impuissance. Ce que depuis deux siècles les générations ont voulu sous le nom de « liberté », c'est la puissance, la richesse, la domination du monde. Cette troublante équivoque est le secret de toute notre histoire, depuis la Révolution française jusqu'à la guerre mondiale; la source inépuisable des étranges et parfois pitoyables faux-fuyants auxquels ont abouti les élans lyriques et héroïques les plus sublimes du siècle.

Tant qu'on n'aura pas compris cette contradiction, tant qu'on s'imaginera que les hommes, vers la fin du XVIII^{me} siècle,

ont été ou éclairés ou égarés par des doctrines sublimes ou fallacieuses, tombées du ciel, nous marcherons à travers le monde comme des aveugles, sans canne et sans guide. On demande de tous les côtés l'État fort ! Mais l'État moderne, énorme puissance qui n'est plus activée par une intelligence nette, éclairée, consciente de ces propres desseins, est trop fort. C'est là son défaut véritable. Ce qui lui manque n'est pas la force ; c'est la sagesse, la dignité, la modération, la justice, l'élévation morale ; et par conséquent le prestige et l'autorité. Celui qui invoque aujourd'hui l'État fort est un homme ivre qui demande du vin.

La véritable faiblesse des états modernes, c'est leur force. Ne s'est-il pas produit sous nos yeux un des phénomènes les plus extraordinaires de l'histoire : le suicide de la force ? Les vaincus sont morts, et les vainqueurs agonisent, parce qu'ils ont forcé leur propre force, les vaincus plus encore que

les vainqueurs, au delà de toutes les limites humaines.

Les peuples étaient devenus bien dociles pendant le dix-neuvième siècle. Mais les gouvernements agissent, depuis dix ans, comme si cette docilité était infinie, disposant à leur gré de la vie et des biens de tous, dissipant les fortunes laborieusement amassées en cinquante ans, précipitant, du jour au lendemain, pêle-mêle, tous les âges, jeunesse imberbe et maturité grisonnante, dans les horreurs et les terreurs de la guerre la plus meurtrière qui ait jamais ensanglanté la terre, faussant la mesure du travail, et jetant dans le monde, au milieu des masses, une richesse fictive de papier et de signes hiéroglyphiques, qui devaient surexciter tous leurs appétits et les plus chimériques illusions de leur ignorance.

Aussi les peuples ne veulent plus obéir, même au gouvernement du peuple. Des États qui, il y a dix ans, faisaient trembler

le monde, les uns gisent foudroyés, ruinés sans autorité, sans argent et sans armées, et les autres sont réduits à donner le spectacle quotidien de leur impuissance en face de vaincus, qui ne conservent même plus le simulacre de la force.

La force s'est suicidée; nous ne méditerons jamais assez cette vérité simple, lumineuse et profonde, clef de tant de mystères et de contresens. Il y a une limite au delà de laquelle la force s'anéantit elle-même. Cette limite, la civilisation occidentale l'a franchie; et elle s'est écroulée, haletante, foudroyée par une impuissance inguérissable. Il existe encore des millions de soldats et des millions de baïonnettes dans le monde, mais le monde ne peut plus s'en servir que pour se détruire. Les armes ne blessent plus que ceux qui les fabriquent. La guerre et la révolution, ces deux filles jumelles de la force, sont également impuissantes. Elles sont encore capables d'appau-

vrir, de dévaster, d'ensanglanter le monde; mais elles ne peuvent plus résoudre aucun des grands problèmes de l'Époque.

Ce n'est pas l'état fort, c'est l'état sage, juste, éclairé, prudent, humain; l'état modèle des plus hautes vertus, dont rêvait Aristote, qu'il faudrait demander. Les peuples souffrent parce que les États font un mauvais usage de leur force excessive; si on augmentait cette force, ils en abuseraient encore davantage.

Mais nous ne nous acheminons vers l'État sage et modéré que le jour où nous aurons éclairci l'équivoque de la liberté et de la puissance. Et ce jour devrait venir tôt ou tard, même si notre volonté oppose une résistance acharnée à ceux qui veulent lui arracher ce voile trompeur... Car cette équivoque commence à produire des fruits venimeux. Voyez ce qui se passe aujourd'hui... La guerre mondiale n'avait-elle pas posé tous ses problèmes comme des

problèmes de liberté? Mais à la paix, elle les a transformés tous, en un clin d'œil, en problèmes de puissance. On avait fait ainsi toujours, depuis la Révolution française. C'était la règle du siècle, amoureux de la puissance sous les traits de la liberté et elle la suivait... Mais voilà que cette fois il s'est produit quelque chose de nouveau, dont on n'avait pas encore idée. Tous les problèmes, ainsi transformés, sont devenus insolubles !

VII

LE MIRACLE DE L'ABONDANCE

« La vie est chère ! » Mais ce n'est pas là une plainte nouvelle, si elle s'est faite plus fréquente et plus instante. Qui fouillera dans ses souvenirs se rappellera que, dès les premières années du siècle, le monde avait commencé à se lamenter sur le prix des choses.

La guerre a lancé au ciel, d'un coup violent, des prix qu'une force ascensionnelle propre faisait déjà monter. Dans la paix d'avant guerre, le monde était tourmenté par des besoins non satisfaits ou mal satisfaits. La joie de l'abondance, de la vie facile, qui n'existe plus aujourd'hui,

allait devenant plus rare dans la longue veillée d'armes.

Et pourtant ces années de privations progressives furent justement les années les plus prospères que l'humanité ait connues. Depuis l'aube de l'histoire, la terre n'avait jamais versé ses trésors avec une plus frénétique profusion sur les genoux de sa fille, l'humanité, stupéfaite de tant de générosité. Tout abondait dans le monde.

Un exemple : l'or. Dès les premières années du vingtième siècle nous tirions des entrailles de la terre une quantité d'or environ trente fois supérieure à celle que nos aïeux extrayaient au début du dix-neuvième siècle. Chacune de ces années enfiévrées accomplissait l'œuvre de plus de trente des années lentes, lourdes, paresseuses qui se suivirent pendant la première moitié du siècle dernier.

Et, plus ou moins, on pourrait répéter le même compte pour toutes les plantes,

pour tous les animaux, pour tous les minéraux et tous les biens qui assurent à l'homme la satisfaction de ses besoins et l'assouvissement de ses passions. Si la population de l'Europe et de l'Amérique a augmenté en un siècle, la masse des biens qu'on peut chaque année répartir entre les hommes s'est accrue dans une mesure de beaucoup supérieure. Nous devrions donc vivre dans la plus joyeuse abondance qui ait jamais réjoui la terre.

Toutefois, notre étonnement grandit lorsque nous remontons le fleuve de l'histoire par delà l'énorme cataracte qui rugit encore à nos oreilles, bien que, depuis plus d'un siècle, nous nous éloignons d'elle : la Révolution française. Au delà de cette cataracte nous pénétrons dans des époques pauvres, qui pouvaient à peine gratter l'écorce de la terre avec des instruments enfantins. Et pourtant, bien qu'alors on voit se reproduire de temps à autre et çà

et là des famines terribles, on ne perçoit pas ces lamentations sur l'universelle et permanente disette dont notre temps est affligé.

Quel contresens est-ce là, que les biens de la vie semblent manquer quand ils abondent le plus? Les socialistes ont-ils raison, qui accusent les temps de répartir iniquement les biens de ce monde? Est-il vrai que le plus grand nombre est dans la gêne parce que quelques-uns, plus violents, plus habiles ou plus heureux, s'approprient la meilleure part des produits créés par le travail commun?

Le mal n'est pas — hélas ! — aussi simple, parce que nous nous trouvons en face d'un nouveau cas de double volonté : le désir de deux choses qui s'excluent, l'abondance et l'accroissement illimité des désirs.

*
* *

Jusqu'à la Révolution française et à la création de la grande industrie, toutes les civilisations avaient vécu dans leurs besoins et dans leurs désirs comme dans une prison. A tout échelon social on était contraint de vivre d'une certaine manière, et l'on ne pouvait vivre ni mieux ni plus mal sans se déclasser. Cette façon de vivre, avec ses luxes et avec ses abstinences obligatoires, changeait avec le temps, mais lentement.

Pour les peuples, pour les générations et pour les classes sociales, le modèle de la vie, c'est-à-dire le nombre, la qualité et l'ordre des désirs que l'on pouvait satisfaire, était fixé et par conséquent obligatoire. Obligatoire de ne pas vouloir et de ne pas faire plus, même au risque de souffrir; obligatoire de ne pas vouloir et de ne pas faire moins, même au risque de se ruiner. La limitation des désirs, la fixité, ou le lent renouvellement des mœurs, de génération

en génération, étaient les fondements de l'ordre social.

Le dix-neuvième siècle et la grande industrie ont bouleversé le monde en lançant dans l'histoire les géants, nés des noces du Feu et de la Matière : les machines de métal mues par la vapeur et par l'électricité. Ces machines peuvent tourner à toute vitesse, sans s'incendier, et par là multiplier les biens dont l'homme dispose. Mais pourquoi les multiplier, si les hommes ne doivent les consommer, et comment les hommes les consommeraient-ils s'ils ne les désiraient pas?

A mesure qu'il multipliait dans le monde sa progéniture de métal, le Feu fut contraint de déformer l'idéal de la vie. Au lieu de l'idéal ancien, limité, rigide, il en a imposé un nouveau, toujours mobile, capable d'accueillir dans son cadre élastique des désirs et des besoins toujours nouveaux. Il a voulu que l'accroissement illi-

mité des désirs et l'instabilité des mœurs devinssent les attributs de la perfection pour les individus, pour les peuples, pour les civilisations.

Une production qui aspire à multiplier les biens de l'existence requiert chez les hommes des envies insatiables, qui s'allument d'autant plus qu'elles se satisfont davantage. Le monde n'avait pas connu, depuis l'avènement du Christianisme, un bouleversement plus grand que ce renversement de l'idéal de la vie, opéré par le dix-neuvième siècle. Qui n'a point compris cette révolution ne saurait comprendre ni le présent ni le passé.

C'est à cause de cette révolution que le siècle le plus riche de l'histoire vit dans les restrictions et dans la disette permanente, alors même, ou plutôt parce qu'il est trop riche.

Qu'est-ce que l'abondance ? La possibilité

de posséder au delà de ses besoins et de ses désirs; de ne sentir jamais le rongement du désir non satisfait. Mais comment pourrait-on se sentir dans l'abondance, quand les désirs croissent au delà de la quantité des biens disponibles?

La richesse et la pauvreté ne sont des réalités objectives que lorsqu'un homme a moins qu'il ne lui est strictement nécessaire pour vivre, ou plus que la prodigalité la plus généreuse n'en peut consommer. La faim, la nudité, l'absence de toit ou de lit, c'est la pauvreté objective. Posséder des millions ou des milliards, c'est vivre dans la richesse réelle.

Mais la vraie pauvreté est de nos jours très rare, beaucoup plus rare qu'aux siècles passés. La richesse objective est au contraire plus fréquente, bien que, même aujourd'hui, ceux qui la possèdent soient un très petit nombre. Aujourd'hui comme en tous les siècles, pour la majorité des

humains, richesse et pauvreté ne sont et ne peuvent être que deux états de conscience.

Le plus grand nombre peut être riche ou pauvre à son gré, parce qu'il n'est riche ou pauvre que subjectivement. Est riche, même s'il possède peu, celui qui sait maintenir ses désirs et ses besoins au-dessous de ses moyens. Est pauvre, même s'il possède beaucoup, celui qui aurait besoin de posséder davantage.

C'est là la raison pour laquelle, depuis un siècle, l'Europe et l'Amérique se plaignent de leur pauvreté, à mesure qu'elles s'enrichissent. Tant que les besoins et les désirs croîtront autant et plus que les biens disponibles, la majorité des hommes se sentira toujours sous l'étreinte de l'indigence. Une certaine stabilité dans les mœurs et dans l'idéal de la vie, une certaine modération, spontanée ou imposée, grâce à laquelle la richesse s'accroît plus que les besoins et les désirs, est pour les individus,

comme pour les époques, la vraie mère de l'aisance et de l'abondance.

Si la vie renchérit aujourd'hui, sera-ce parce que la somme totale des biens disponibles a considérablement diminué? Si de vastes régions, la Russie et l'Asie Mineure, par exemple, ont été dévastées, d'autres immenses régions, comme les deux Amériques, produisent plus aujourd'hui qu'il y a dix ans. En gros et dans l'ensemble, le monde ne devrait pas produire aujourd'hui beaucoup moins qu'il y a dix ans.

Non : la vie renchérit parce que, si la somme totale des biens disponibles n'est pas sensiblement diminuée, les désirs des hommes se sont considérablement accrus. Comme les guerres de la Révolution et de l'Empire, la guerre mondiale a enseigné aux multitudes le luxe et la prodigalité. Poussés par des désirs plus ardents, les hommes se disputent plus âprement cette somme de biens qui, il y a dix ans, suffisait

encore largement à la consommation de tous.

L'abondance est un bien dont on ne peut jouir que de temps en temps. Celui qui a besoin de vivre toujours dans l'abondance se fait l'esclave d'une disette permanente.

*
* *

Telle est la raison pour laquelle le socialisme est un mouvement à la fois si fort et faible. Il est peut-être la cristallisation la plus grandiose de cette forme de double volonté. Il naît, vit et mourra de ses contradictions.

Il n'est pas né des souffrances de la pauvreté objective et réelle. La pauvreté affamée, nue, sans toit est désormais trop rare pour pouvoir soutenir un mouvement aussi étendu et aussi profond. Le socialisme n'a pas hérité de l'Église ni de l'Aristocratie les foules de mendiants qui jadis

vivaient d'aumônes à la porte des couvents et des palais : le dix-neuvième siècle les a fait disparaître.

Le socialisme est né et vit des souffrances de cette pauvreté subjective, par laquelle tant de gens aujourd'hui se sentent à l'étroit, tout en disposant d'une abondance qui eût semblé à nos ancêtres bien voisine de l'opulence. Cette pauvreté subjective est une espèce de lèpre, qui se propage dans la masse du peuple et dans les classes moyennes, à mesure que la richesse totale augmente. Et sur les traces du mal, à mesure qu'il avance, se propage le socialisme qui offre, pour sa guérison, un remède qu'il croit infailible.

Mais le mal est incurable *dans les conditions présentes*. Le socialisme voudrait le faire disparaître en répartissant mieux la richesse totale, c'est-à-dire en augmentant la part de ceux qui se sentent aujourd'hui dans la gêne. Mais si, depuis un siècle, les

désirs s'allument d'autant plus que s'accroît le gain des masses, à quoi servirait une nouvelle répartition des richesses, sinon à faire naître l'appétit d'une plus grande abondance ?

Aussi longtemps que la norme et l'idéal de la vie demeureront mobiles, comme ils le sont aujourd'hui ; tant que chaque acquisition nouvelle sera l'appât de désirs nouveaux, le monde sera condamné à se sentir plus pauvre, à mesure qu'il s'enrichira. Le socialisme lui-même sera impuissant à résoudre un problème qui, dans ses termes actuels, est insoluble. Ce qui revient à dire que le monde est destiné à subir ce supplice de Tantale pendant longtemps.

On ne voit pas d'indice, même lointain, que l'Europe et l'Amérique veuillent revenir à un idéal plus fermé et moins mobile de la vie. Tout porte à croire que de nombreuses générations encore se consumeront dans cette instabilité continuelle de désirs

et d'idéals, à la poursuite d'une abondance qui les fuira d'autant plus qu'elles s'imagineront devoir plus tôt la toucher de leurs mains tendues. Mais si l'on me demandait : « Croyez-vous qu'un jour ou l'autre l'Europe et l'Amérique, à leur tour, reviendront à un idéal plus fermé et fixe de la vie ? », je n'hésiterais pas à répondre : Oui !

Ce qui a toujours été sera. Nous prenons une parenthèse pour la grande phrase de l'histoire. Nous nous abandonnons à la brève ivresse d'une heure unique de la vie du monde, comme si elle était devenue la loi éternelle du temps.

Tous les siècles que nous avons connus, toutes les civilisations qui précédèrent la Révolution française, tous les peuples, à l'exception de ceux d'Europe et d'Amérique, toutes les religions en qui l'homme a eu foi, toutes celles en qui il croit encore, même en Europe et en Amérique, ont exigé, comme une nécessité et un devoir

impérieux, une certaine fixité dans l'idéal de la vie. Ce témoignage constant des siècles devrait peser plus que l'expérience confuse d'une heure. Il ne se peut pas que l'âme humaine ait changé parce que nous avons découvert dans les entrailles de la terre du bitume inflammable, solide ou liquide !

Européens et Américains du dix-neuvième et du vingtième siècle, nous sommes l'exception fugitive, non le modèle définitif de l'histoire.

VIII

LES TROMPERIES DU FEU

Vous souvenez-vous de la joyeuse surprise avec laquelle l'Europe et l'Amérique saluèrent en 1908 et 1911 la révolution turque et la révolution chinoise? Un Parlement se réunissait à Constantinople. Pékin balbutiait trois mots sacrés pour l'Occident : liberté, peuple, démocratie. Les idées occidentales triomphaient même en Asie; elles chassaient partout les ténèbres du despotisme !

Mais l'illusion fut brève. Si les anciens régimes gisaient à terre, morts, les nouveaux roulèrent bientôt eux aussi dans la poussière, en proie aux convulsions épilep-

tiques des coups d'État, des *pronunciamentos*, des dictatures éphémères. Deux États d'une immense étendue tombaient, avec les centaines de millions d'êtres humains qui les peuplent, dans l'anarchie de la guerre civile permanente...

Vous souvenez-vous des promesses encore plus éblouissantes de 1918? L'un après l'autre les cadavres de l'empire russe, de l'empire austro-hongrois, de l'empire germanique roulèrent au fond de la fosse commune où avaient déjà été enterré le despotisme ottoman et la monarchie chinoise.

Même la dynastie la plus ancienne de l'Europe, celle qui avait, pendant trois siècles, porté la couronne de Dioclétien et de Constantin, disparaissait. Le drapeau rouge, que Lamartine n'avait pas voulu, en 1848, hisser sur l'Hôtel de Ville, flottait sur Potsdam et sur Schœnbrunn. Le grand rêve de 1848 devenait tout à coup réalité : la Pologne ressuscitée; la république pro-

clamée à Moscou, à Berlin, à Vienne; les rois et les empereurs les plus puissants déposés, les peuples appelés à se gouverner eux-mêmes, le suffrage universel couronné souverain de la libre Europe!

Mais cette fois encore l'illusion dura peu. En Russie et en Hongrie, la révolution démocratique trébucha vite et tomba. Au bout de quelques mois, le suffrage universel se trouva dépossédé par des dictatures militaires, qui n'ont pour gouverner d'autre titre que la force. Dans les autres États la volonté du peuple, exprimée par le suffrage universel, gouverne encore. Mais, appelée du jour au lendemain à ceindre la couronne et à brandir le sceptre, elle est faible, hésitante, incertaine; elle semble parfois reculer, effrayée devant les responsabilités de sa tâche; elle ne commande pas, elle balbutie. Elle est partout en guerre avec elle-même: ici, à cause des haines de partis, héritées des anciens régimes; là, pour les vieilles

jalousies des classes et des intérêts; ailleurs, à cause des dissensions religieuses ou des diversités de langues et de races.

Tout est incertain dans ces gouvernements : le titre de leur autorité, la force dont ils disposent, la véritable volonté qui les anime et qui les meut. Leurs paroles sibyllines, leurs actes équivoques ne permettent pas aux autres de comprendre ce qui est peut-être obscur pour eux-mêmes.

Deux fois le monde a été déçu dans ses grands et nobles espoirs. Pourquoi? Parce que les gouvernements sont les os des nations et le monde entier est affecté d'un ramollissement des os.

L'énorme secousse de l'Europe a été ressentie même en Asie. Là aussi tous les édifices, même les plus vénérables, se lézardent. Les hommes d'État anglais avaient rêvé qu'après la chute de l'empire russe, l'Angleterre s'emparerait de l'Asie, sans avoir à sortir de son île, en levant la

main. Erreur ! L'empire russe entraîne avec lui sa puissante rivale dans l'abîme. En Turquie, en Perse, aux Indes, l'Angleterre avait des appuis, des amis, des partis qui désiraient son aide et sa protection, tant que le colosse, là-bas, dans le Nord, était la terreur de l'Asie. De deux maux inévitables, tout homme sage choisit le moindre. Maintenant que la Russie a cessé de faire peur, le moindre mal aussi devient intolérable. L'Angleterre est ébranlée aux Indes, elle n'a pu se maintenir ni en Perse, ni à Constantinople, elle ne résistera longtemps en Mésopotamie, précisément parce que sa puissante rivale n'est plus là pour lui disputer la proie.

La domination européenne branle en Asie comme en Egypte. Les Orientaux se trouvent dans une double impossibilité : l'impossibilité de vivre avec leurs institutions indigènes et l'impossibilité de s'approprier les institutions occidentales. De

là provient l'insomnie de l'Asie. Toute la pharmacopée politique de l'Occident cherchera en vain un narcotique contre cette insomnie. L'Asie renversera bientôt la domination européenne, pour tomber elle aussi dans une longue anarchie.

Les nations qui ont encore des os durs et solides sont de rares exceptions. Et elles aussi, peut-être, ne le seront plus dans un certain temps.

* * *

« Qui a le droit de commander et dans quelles limites? Qui a le droit d'obéir, et jusqu'à quel point? » C'est le plus haut de tous les problèmes que soulève la destinée de l'homme sur la terre, car tous les autres en dépendent. Toutes les époques cherchent à ce problème capital une solution parfaite et définitive; mais toutes se lassent des solutions qui, pour un instant, leur ont semblé admirables, de sorte que la question

se pose de nouveau, périodiquement. Celles où un peuple doit répondre encore une fois à l'éternelle question sont les époques troublées de l'histoire.

Tous les pays ont connu cette épreuve. Mais elle semble prendre maintenant des proportions que l'histoire n'avait pas encore connues. C'est l'univers tout entier qui est mécontent de toutes les solutions du problème que le genre humain a jusqu'ici proposées, en Orient et en Occident, dans l'antiquité et de nos jours. Aucune ne lui semble juste, véridique, sûre et sincère.

Non, ceux qui craignent la désagrégation du monde ne divaguent pas. Amollis, les os du monde ne le soutiennent plus. Nous vivons en des temps de désordre universel. Et pourtant...

Et pourtant chaque matin le vieux serviteur, qui, depuis un siècle est devenu notre tyran et notre Dieu, le Feu, se réveille et réveille le monde au travail. Les

chaudières s'allument, les cheminées fument, les roues et les courroies se remettent à tourner, enlacées. Le paysan va au champ, l'ouvrier à l'usine, le marchand à la boutique, l'employé au bureau, le banquier et l'avocat à leur cabinet.

Tous les jours, et tout le jour, en Europe, et en Amérique, la gigantesque machine de la production tourne, tourne, tourne infatigable, maintenant dans le monde un certain ordre, qui remplace les anciennes autorités affaiblies ou déchues. Le Feu est notre tyran; mais le travail auquel il nous force, n'est plus comme le travail d'autrefois, personnel et solitaire; c'est un travail collectif, de masses. Il enchaîne l'un à l'autre les individus, les classes et les professions; il lie les villes aux campagnes, les citoyens à l'État, les régions, les peuples, les continents les uns aux autres. Aussi longtemps que ces chaînes ne se rompent pas, un certain ordre règne dans le monde, alors

même que toutes les lois civiles et pénales sont brûlées; alors même que les philosophies et les littératures délirent; alors même que les gouvernements ne parviennent plus à se faire obéir.

Ce n'est donc pas cet ordre, inspiré et maintenu par le Feu, qui a sauvé jusqu'ici l'Allemagne des horreurs de l'Anarchie? Et la Russie n'a pas connu toutes ces horreurs, parce que, non contente de s'être révoltée contre Dieu et l'Empereur, elle a voulu se révolter aussi contre le Feu?

L'Allemagne qui, il y a dix ans, obéissait au gouvernement le plus fort du monde par son autorité, son prestige, son orgueil, sa force d'action et la conscience de sa supériorité, n'a plus aujourd'hui ni un gouvernement ni la possibilité de l'avoir. Elle ne veut plus de l'ancien régime, mais elle n'aime ni ne comprend le nouveau. Celui-là est odieux parce qu'il est responsable d'avoir détruit une civilisation. Celui-

ci est indifférent, or il lui répugne, parce qu'il n'est qu'un pis-aller du désespoir.

Improvisée en dehors de toute tradition et sans préparation morale, fille du malheur, dénuée d'autorité et de prestige, dirigée par des hommes obscurs, servie par une bureaucratie que l'ancien régime lui a léguée et que la guerre et la révolution ont ruinée et corrompue, la république allemande n'est que l'organe d'une immense dilapidation de la fortune publique, qui ne peut pas durer éternellement. Elle vit en s'endettant comme un prodigue atteint de folie, et en faussant la monnaie dans des proportions vertigineuses. Le peuple regarde, résigné ou indifférent, comme si cette dilapidation frénétique n'était pas son affaire, ou comme si la ruine de l'État pouvait se produire en dehors des citoyens et de leur bonheur.

Et pourtant la catastrophe sociale que beaucoup d'observateurs redoutaient ne

s'est pas encore produite, en Allemagne, cinq ans après l'armistice. Pourquoi? Parce que désarmée, isolée, dépouillée de ses colonies, l'Allemagne s'est tout entière identifiée, corps et âme, avec la gigantesque machine de production, admiration et envie du monde, qu'elle avait construite au cours des vingt-cinq dernières années. Tant qu'elle travaillera, le monde pourra dormir tranquille. Un jour terrible pour l'histoire serait celui où elle ne voudrait ou ne pourrait plus travailler.

Pourquoi en Russie trois ans seulement ont suffi à achever une ruine qui dans l'empire romain, aurait exigé trois siècles : villes abandonnées, routes détruites, terres dévastées, arts et métiers étouffés, millions d'hommes tués par la peste et la misère? La dynastie déposée, l'administration décapitée, la religion abandonnée à elle-même, l'armée dissoute ou peu s'en faut, il ne survivait de l'ancien ordre de choses que la

grande machine de la production : l'agriculture, la banque, les chemins de fer, l'industrie, la propriété seule et nue avec ses merveilles et ses horreurs, que ne défendaient plus ni le prestige de la couronne, ni l'autorité de la religion, ni la force de l'État. La tentation était trop forte; la révolution n'y résista pas. Elle avait lu dans un livre allemand que si le monde est tout entier mal fait, la machine de la production est sa partie la plus défectueuse; qu'elle enfante et distribue la richesse dans la douleur et dans l'injustice; que pour refaire le monde il faut commencer par elle et la détruire...

Le monde se désagrège, c'est vrai; mais il est vrai aussi qu'il y règne encore un ordre quasi miraculeux, si on réfléchit au nombre et à l'ancienneté des gouvernements et des principes politiques qui ont disparu depuis quinze ans. C'est que toutes les révolutions récentes, la russe exceptée,

n'ont pas jusqu'ici touché à la puissante machine de la production, que le dix-neuvième siècle avait construite. Si partout il y a des peuples et des nations dont les os se ramollissent, le travail est une sorte d'armure extérieure qui, à la place des os amollis, soutient une partie de ces peuples et de ces nations.

Pouvons-nous alors pousser une fois encore le cri triomphal d'Archimède ? Avons-nous trouvé dans le Feu et dans les monstrueux engins qu'il anime, un principe nouveau d'ordre, plus puissant et moins exigeant que les anciens ? Le monde peut vivre sans Dieu, sans lois, sans gardarmes, puisque le Feu les remplace tous ?

Prenez garde, prenez garde ! C'est encore une illusion, la plus dangereuse, peut-être de notre volonté qui s'égare hors de la réalité et de la raison. L'Allemagne va nous le montrer un jour ou l'autre. L'ordre ne descend jamais du dehors, il a sa source

vive dans l'intérieur de notre volonté. Il ne peut pas y avoir indéfiniment de l'ordre dans les rues, dans les usines, dans les bureaux, quand il y a du désordre dans les esprits. Et le Feu, l'esclave maître, le libérateur tyran sur lequel vous comptez comme sur le grand agent nouveau de l'ordre, est un des créateurs du grand désordre actuel, car c'est lui qui a allumé dans toute la civilisation occidentale des ambitions, des espérances et des désirs illimités !...

IX

LE COMMUNISME

Nous avons voulu faire aussi du communisme : nous, les esclaves de notre esclave, le Feu ; nous, qui vivons du mirage fuyant de l'insaisissable Abondance ! Y eut-il jamais dans l'histoire un cas de double volonté plus téméraire ?

Terrifiés par la Russie, les riches du monde entier et les gouvernements ont déclaré le communisme « hors la nature humaine ». Lui, le communisme, une des fleurs les plus merveilleuses de l'histoire ! Mais la famille n'est-elle pas une institution communiste ? Les grands ordres monastiques, les Bénédictins, les Dominicains,

les Franciscains et tous les autres — gloire et splendeur de la Chrétienté et du Moyen âge — ne vécurent-ils pas sous la douce loi d'un communisme fraternel?

Le communisme n'est pas contraire à la nature humaine; il en est une des expressions divines, *autant que l'homme est capable d'esprit de sacrifice*. Tout véritable système communiste — la famille comme les ordres monastiques — est un système de renoncements, par lequel l'individu sacrifie sa liberté et ses biens pour atteindre un bel idéal, pour satisfaire une noble passion — l'amour paternel, l'amour de Dieu, l'amour du prochain.

Mais voici que notre époque, insatiable de richesse et de puissance, après avoir demandé l'une et l'autre aux forces de la nature, à la science, à la violence, à l'organisation économique du capitalisme, les demande enfin au communisme ! Telle est le cas de double volonté, qui s'est cristallisé

dans la révolution russe. Elle a promis aux masses les biens que promettait le capitalisme — richesse, plaisirs, puissance — mais avec plus de facilité. Elle offre aux peuples le communisme comme le continuateur de capitalisme, qui assurera au monde les orgies de l'abondance, comme le capitalisme, mieux que le capitalisme.

C'est demander l'obscurité au soleil. Le communisme peut assurer les joies spirituelles d'une vie menée en commun pour des espoirs immatériels. Pour les orgies de l'abondance, il faut le capitalisme.

La société moderne a tout sacrifié à la quantité. Un autre système social pourrait donner aux hommes plus de justice, plus d'ordre, plus de sagesse, plus de propreté morale : plus de richesse, non. Le véritable défaut du capitalisme c'est qu'il produit *trop de richesse*; et qu'il fournit trop de moyens aux individus et aux états pour faire des folies. Tant que l'idéal de la perfection

pour les masses sera de porter des bas de soie, de manger et de boire comme les riches, d'aller aux bains, le capitalisme sera le maître du monde. Le socialisme ne pourra que le servir, lui aussi, comme un humble laquais !

« J'ai envie de rire, quand les socialistes disent qu'ils veulent renverser la puissance du capital à l'aide des doctrines de Karl Marx ! Eux qui prêchent au peuple le devoir de multiplier ses gains et ses besoins ! L'empire du capital tombera le jour où le peuple prendra en horreur les luxes, les gaspillages, les plaisirs, les vices que les riches lui font apprendre, pour les lui reprocher, après s'être enrichi sur ces luxes, ces gaspillages, ces plaisirs et ces vices ! »

J'ai écrit ces lignes, il y a dix ans, avant le cataclisme. (1) Elles contiennent la clé de beaucoup de mystères présents. Il n'y aurait aujourd'hui qu'un révolutionnaire vraiment

(1) « *Entre les deux mondes*, » p. 255.

sérieux et redoutable, s'il revenait au monde : ce serait Saint François d'Assise.

Belles dames qui, sous d'épaisses fourrures et couvertes de bijoux, vous agenouillez sur le tombeau du saint, savez-vous que vous adorez l'ennemi de la société? Que s'il revenait au monde, vous le livreriez à une escouade de « chemises noires »?

La révolution russe s'est déjà réconciliée et entendue avec le capitalisme. Seul un naïf pourrait en être surpris. Des révolutionnaires, comme ceux du Kremlin, peuvent être dangereux pour des capitalistes; mais non pour le capitalisme. Le capitalisme ne pourrait être menacé sérieusement que par un grand mouvement ascétique qui pénétrerait dans les masses, et qui les détacherait des vices et des luxes, auxquels elles se sont habituées depuis un siècle. Les capitalistes pâleraient alors, vraiment, dans leurs salons dorés; car leurs

fortunes menaceraient de se dégonfler comme des vessies percées.

Mais qu'ils se rassurent. Ce mouvement ascétique des masses, qui seul pourrait déposséder le capitalisme, est encore bien lointain ! Un jour ou l'autre, cependant, lui aussi viendra.

X

LE CULTE DES GRANDS HOMMES

Dans la société chrétienne d'avant la Réforme et la Révolution française, il pouvait arriver, aux écrivains, aux artistes et aux savants, d'être, après leur mort, loués, admirés, étudiés, imités dans leurs œuvres; jamais d'être révévés dans leur personne. Bien rares sont ceux qui eurent, comme Raphaël, la chance de ne pas finir, avec la foule anonyme, dans la fosse commune. L'homme était englouti à jamais par la mort; l'œuvre seule restait, si on la jugeait digne, auréolée de gloire. Aujourd'hui c'est souvent le contraire qui arrive. L'homme et la mémoire demeurent objets

de la piété publique et officielle, alors que l'œuvre est déjà plus qu'à moitié submergée par les alluvions des générations nouvelles.

On reconnaît au premier coup d'œil, dans le culte moderne des grands hommes, le culte des saints laïcisé et atténué, dans beaucoup de ses caractères : la sollicitude pour le tombeau, le soin méticuleux des reliques, le rappel pieux des anniversaires, la multiplication des images, l'admiration mêlée d'amour, les rites de vénération et les hommages obligatoires. Les disciples d'Auguste Comte ont même compilé des « calendriers de l'humanité » où chaque jour est consacré à un écrivain, à un artiste, à un philosophe, à un savant ou à un voyageur illustre.

Les grands hommes sont les saints laïques de notre temps. Mais pourquoi notre époque a-t-elle éprouvé le besoin de ces nouveaux saints ?

Depuis un siècle et demi nous fouillons

et sapons les fondements de l'ordre social, pour les refaire. Depuis un siècle et demi nous voulons élever sur la terre un « édifice des temps » qui ne ressemble à aucun de ceux que nos pères ont construits et dont la façade soit tournée non plus vers le passé, mais vers l'avenir. Notre puissance cependant n'est pas illimitée. Quelle que soit notre ardeur à en modifier le plan, nous ne saurions renverser l'édifice et transporter sur le toit ce que la nature humaine a assigné comme base éternelle de tout ordre social. Et l'ordre social créé par nous repose, lui aussi, comme celui de jadis, sur quelque tombe sacrée. Aujourd'hui, comme toujours la pierre angulaire de la société est une pierre tombale. Si grande que soit la hardiesse avec laquelle nous nous élançons dans l'avenir, nous avons besoin, nous aussi, comme les générations plus timides du passé, de nous sentir soutenus et guidés par l'invisible présence des morts.

Aujourd'hui encore les générations continuent à vivre après la mort aussi longtemps que dure l'ordre social dans lequel elles naquirent et moururent. Un ordre social ne disparaît que lorsque les morts aussi sont morts à jamais. Une civilisation est vivante, tant que ses sépulcres demeurent inviolables. Tout est fini le jour où dans les tombeaux ouverts pénètre le spoliateur des cadavres — antiquaire ou archéologue — en quête de butin.

C'est la loi éternelle de la vie et nous n'y avons pas échappé malgré notre ambition de refaire le monde. Le culte des grands hommes n'est qu'une manifestation nouvelle de cette communion des vivants et des morts, sans laquelle aucune société civilisée ne peut exister.

*
* * *

Dans le culte des grands hommes la

forme et l'objet seuls sont nouveaux. Mais les changements de la forme et de l'objet ont toujours une importance capitale dans les religions. C'est le dix-neuvième siècle tout entier, le grand siècle qui a commencé en 1815 et fini en 1914, qui se reflète avec ses faiblesses et ses grandeurs dans ce culte nouveau.

En quoi ce culte se différencie-t-il du culte des saints, qui l'a précédé ? Il a mis le génie, c'est-à-dire l'intelligence, à la place que la société chrétienne antérieure à la Réforme et à la Révolution réservait à la sainteté, c'est-à-dire à la vertu, comme objet de vénération et comme modèle. Car les grands hommes sont tels, avant tout, par l'intelligence, même si quelques-uns d'entre eux méritent d'être doublement admirés : pour la puissance de l'esprit et pour la noblesse du caractère.

Avec le culte des grands hommes, l'intelligence est devenue l'objet suprême de

l'adoration collective à la place des différentes vertus qu'on admirait autrefois chez les saints. Mais ici une objection se présente spontanée. Le génie peut-il être un modèle et un exemple pour les masses? La vertu est, jusqu'à un certain point, chose imitable, et presque contagieuse : les saints sont donc et peuvent être des modèles. Il peut se faire qu'un homme avare et violent, auquel on présente Saint François d'Assise comme un modèle sacré, prenne conscience, au moins à certains moments, de ses défauts et devienne par instants meilleur qu'il n'est.

Le génie, au contraire, n'est pas — hélas ! — contagieux. Le plus souvent, les vertus dont un certain nombre d'hommes illustres ont fait preuve — la patience, la persévérance, le courage, la force du caractère — sont si étroitement liées au génie que leurs exemples valent seulement pour de rares prédestinés. Pour la masse, c'est là une

histoire écrite dans une langue ignorée et indéchiffrable, quand ce n'est pas le prétexte à de tragiques méprises. Que de gens, en lisant la vie des hommes célèbres, se sont faits et se font illusion sur leur propre intelligence et sur leur propre énergie ! Que d'ambitions impuissantes sont nées de l'exemple mal compris de grands hommes et de leur gloire !

Le dix-neuvième siècle aurait-il alors, avec le culte des grands hommes, proposé à l'admiration des masses des modèles qu'elles ne peuvent comprendre et dont elles ne sauront jamais tirer un enseignement utile ? Comment expliquer, s'il en est ainsi, que ce nouveau culte ait tant d'adeptes et si fervents ? En réalité, le culte des grands hommes repose sur une agréable illusion de notre esprit et de notre volonté, par laquelle tout le monde peut admirer des grands hommes qu'il connaît peu et dont la grandeur lui est incompréhensible. Dans

les grands hommes nous n'admirons pas seulement eux et leur génie; nous admirons aussi nous-mêmes et notre pays; la puissance de l'esprit humain qui depuis deux siècles a pris conscience d'elle-même, et la grandeur du groupement politique et national, dont nous faisons partie. Le culte des grands hommes est, pour les peuples comme pour les individus, un acte d'auto-adoration qui exalte l'orgueil, fortifie la confiance. Le secret du nouveau culte est énergie et puissance, non discipline. Par le culte du génie comme par toute son activité, le dix-neuvième siècle s'est efforcé surtout de stimuler l'énergie de l'homme, individuelle et collective, en la libérant des anciennes disciplines de la volonté et de l'intelligence.

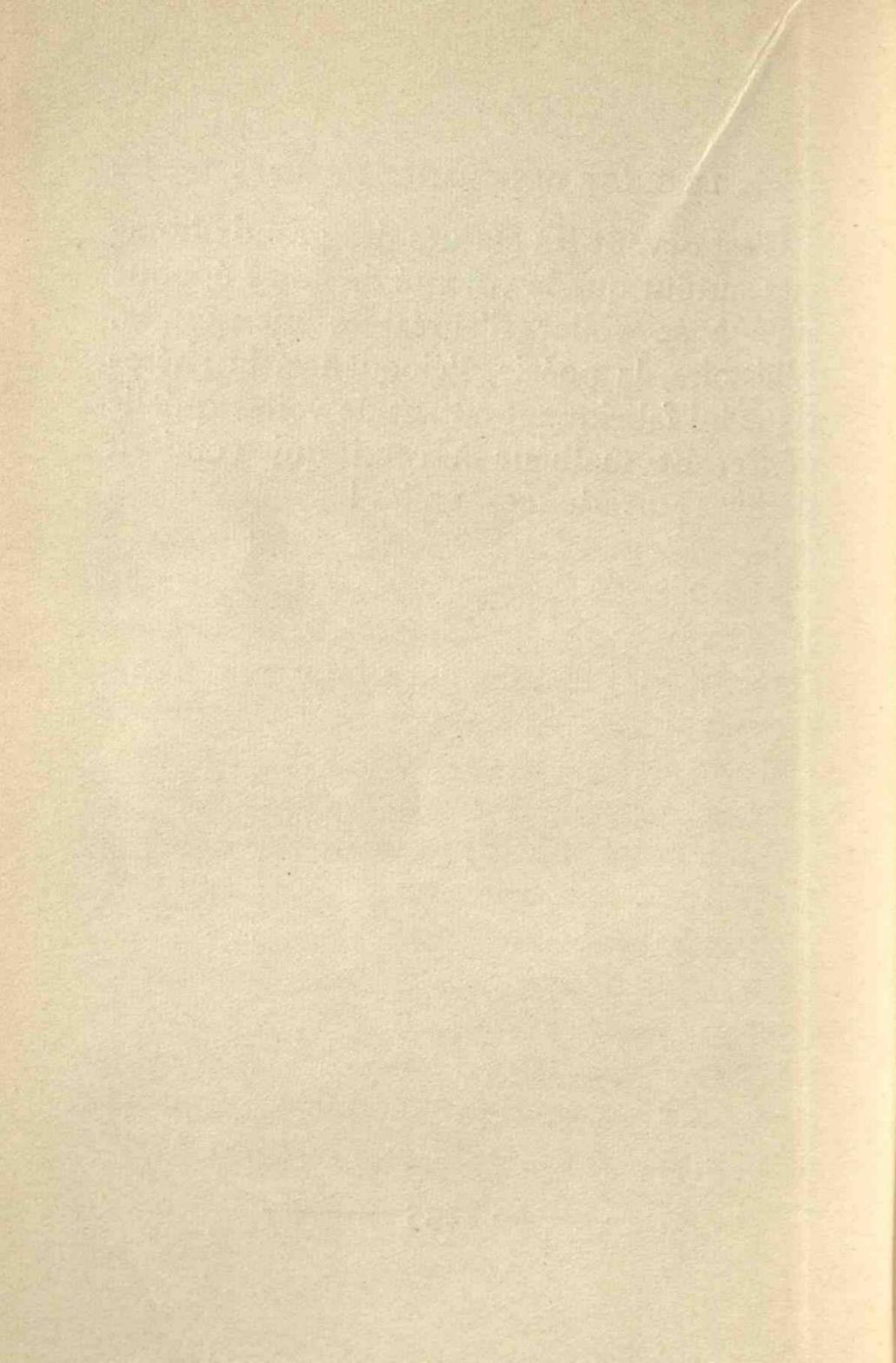
C'est pour cette raison que la connaissance exacte de leur véritable grandeur n'est pas nécessaire au culte des grands hommes. Elle pourrait même parfois être

un obstacle. Les grands hommes, ceux-là du moins qui n'ont pas travaillé uniquement pour plaire à leurs semblables, mais aussi pour les instruire, devaient être nos maîtres, sinon par leur vie, au moins par leurs œuvres : actes, livres et doctrines. Ils le devraient, surtout à une époque qui leur prodigue une telle vénération. Mais nous voulons nous lancer dans l'avenir avec tout l'élan de nos ambitions et de nos convoitises; tandis que les grands hommes appartiennent au passé et très souvent à un passé dont la sagesse risquerait de nous gêner beaucoup. Notre époque a renversé avec une telle audace tant d'idées sur lesquelles ont vécu les civilisations antérieures à la Révolution française et à la grande industrie, qu'une admiration intelligente de presque tous les grands hommes du passé devrait nous faire douter de nous-mêmes et de notre époque, et parfois même nous la faire détester. Nous voulons

au contraire admirer les grands hommes pour nous admirer avec eux. Comment résoudre la difficulté?

Nous y avons réussi, en interprétant les actes et les paroles des maîtres, qui devraient nous éduquer et nous instruire dans le sens des passions dominantes. Cette espèce de falsification est beaucoup plus facile qu'on ne le pense. Et l'histoire, science complaisante pour les caprices des puissants, s'y prête en général sans trop de difficultés. Élevés et renversés par la faveur publique et l'acclamation populaire les grands hommes restent sans défense la proie de leurs admirateurs lointains, d'autant plus que leur gloire persiste davantage. Il n'y a pas d'admiration dans laquelle l'admiré ne soit en quelque sorte la victime et l'esclave des admirateurs, même entre vivants. Qu'est-ce alors quand l'idole est morte depuis des siècles et n'a plus d'autre défense que l'histoire?

C'est devant les statues des grands hommes surtout que la volonté de notre époque aime à se voiler d'agréables mensonges. L'histoire, la poésie, l'éloquence, la rhétorique lui fabriquent autant de voiles qu'elle désire. Et malheur à celui qui voudrait déchirer un de ces voiles !



XI

L'HYDROPIE DE L'ARGENT

Une maladie nouvelle sévit sur le monde. Les médecins ne savent pas encore quel nom lui donner. Peut-être pourrait-on l'appeler l'hydropisie de l'argent. La civilisation occidentale est enflée par une monstrueuse hydropisie d'or, d'argent et de billets de banque.

Ceci aura peut-être l'air invraisemblable et c'est pourtant la vérité : il y a de nos jours trop d'argent dans le monde, par suite trop de besoins, trop de mécontentement, trop de vice, de perversion, de haine et enfin trop de misère. Oui, il y a trop de misère, parce qu'il y a trop d'argent réel, or et

argent, dans certains États; trop d'argent fictif — papier-monnaie — dans d'autres États.

Des tranchées, en 1914, un pactole rougeâtre se mit à couler, qui confondit en son cours de l'or et du sang : le sang d'une génération immolée au dieu de la guerre, l'or de trois générations, dépensé pour acheter les instruments du combat. Peu de chose au début, ce fleuve d'or et de sang a grossi d'année en année, jusqu'à ce qu'il ait débordé sur la face de la terre.

Jamais il n'y eut au monde autant d'argent vrai ou faux. En dix ans il a doublé, triplé, quintuplé ou décuplé selon le pays. Il s'est répandu partout, jusque dans les chaumières et les masures. Tout le monde en possède maintenant, de cet argent qui pendant des siècles n'avait voulu s'abriter que dans les palais et les châteaux. Le monde devrait donc être heureux, selon les lois de sa sagesse. L'argent, n'est-ce pas la

richesse; la richesse n'est-elle pas le bonheur? Non, le monde est malade, le monde est malheureux, le monde souffre. Pour quelle raison?

Tandis que tous les autres biens ne sont au service de l'homme que dans les limites de sa propre nature, rigidement déterminée, l'argent est, ou paraît être un esclave docile, souple, prêt à tous les travestissements que son maître peut désirer.

Celui qui possède une maison, une terre, du fer, de la laine, du blé, ne peut s'en servir que pour ce à quoi la nature destine ces matières ou ces objets. S'il veut s'en servir pour autre chose, il est obligé de les vendre, c'est-à-dire de les convertir en argent. Il n'en est le maître, en somme, qu'à condition d'être l'esclave de leur destination première. Avec l'argent, c'est tout le contraire. L'argent fait tout, il est tout, selon notre bon plaisir. Il se cache et il s'exhibe; il corrompt et il sauve; il encou-

rage le génie et l'exploite; il récompense la vertu et solde le vice; il honore Dieu et le diable. Il est ami et ennemi, maître et valet, créateur et destructeur, ange et démon, philanthrope et proxenète, toujours prêt à servir l'homme sous l'une ou l'autre de ces formes contraires, au choix.

Qu'importe si à un homme perdu dans le Sahara un pain et une outre d'eau seraient plus précieux qu'un sac d'or? Les hommes, qui se croient malins, ont reconnu à l'argent depuis longtemps ce don prodigieux de faire et d'être tout; et ils ont identifié l'argent et la richesse, bien que la richesse monnayée ne soit pas la richesse mais une richesse, et qu'elle ne soit même pas une richesse mais un simple signe de richesse, souvent trompeur s'il s'agit de billets de banque. C'est pourquoi ils sont toujours et partout si avides d'argent — réel ou fictif — et ne se sentent contents que lorsqu'ils en possèdent.

Mais les hommes se trompent. Ce serviteur docile et souriant est un ennemi caché et implacable. L'histoire nous le crie à chaque page. Quand une époque est surprise par une soudaine affluence d'argent, c'est la hausse immédiate des bijoux, des vins, des étoffes somptueuses; c'est le pullulement des édifices de luxe, des tavernes, des théâtres, des bals, des lupanars; c'est l'amour, c'est le plaisir, c'est la volupté qui se vendent à l'encan.

C'est justement parce que ce dangereux serviteur offre ses services en qualité d'ange ou de démon, que l'homme résiste mal à la curiosité de voir comment sert un démon. Qu'a été la guerre mondiale? La nuit de Gethsémani de la civilisation occidentale ou une bacchanale gigantesque? Au genre humain, qui répandait son sang dans les tranchées, l'argent conseillait de se dédommager par l'orgie dans les villes.

Heureuse encore l'Amérique! Si elle

regorge d'argent, c'est d'argent et d'or en espèces. L'argent authentique est au moins à l'abri de la multiplication accélérée. Pour l'arracher aux entrailles de la terre, il faut du temps et de la peine. Il a un poids, une consistance, et par suite une valeur stable. Les hommes tiennent à le garder. L'Europe, elle, est hydropique de faux argent. En Amérique, l'argent étant réel, n'a que doublé. En Europe, il s'est, en dix ans, multiplié cinq, dix, vingt, mille fois. Le papier et l'encre coûtent si peu ! Les presses marchent si vite !

Mais en se multipliant à l'infini, par quelques tours de presse, l'argent perd peu à peu toute consistance, poids et valeur. Perdant poids et valeur réelle, il se volatilise et fuit même d'entre les mains les plus avides de le posséder. A quoi bon retenir un argent fluide et volatile, dont la valeur s'évapore comme le parfum d'un flacon débouché ?

Tous lui donnent la chasse, mais à peine ils le tiennent qu'ils s'en défont, pour recommencer à le poursuivre et à s'en défaire encore. La course continue sans arrêt, de jour en jour plus vertigineuse; l'argent ne reste plus en place un seul instant; il passe de main en main avec une vitesse accélérée, enseignant l'oisiveté, la prodigalité, le luxe, la débauche, la gourmandise à des millions d'hommes qui, il y a sept ans, vivaient encore simplement.

L'argent réel, authentique, d'un poids fixe, de frappe obligatoire et indélébile, que l'homme doit fabriquer à la sueur de son front, peut être pour l'homme un ange ou un démon. L'argent fictif, symbole mensonger de richesses inexistantes, imprimé sur une matière fragile, que l'homme multiplie sans effort, ne peut être qu'un démon.

Parmi les engins infernaux que la civilisation occidentale, ivre de mort, a inventés

pour se suicider à la face des siècles, il faut ranger aussi l'humble pierre à imprimer et sa presse. Elle n'a ni défoncé de toits, ni coulé de navires; elle a fait pis. Elle a faussé une chose sacrée, une mesure : la mesure du travail humain. Car telle est, en dépit des services honteux ou frivoles qu'il rend à l'homme, la fonction auguste de l'argent, celle par quoi il participe en quelque sorte de la nature divine. Le corrompre, c'est nous corrompre nous-mêmes.

Elle a faussé la mesure du travail, et en la faussant, bien qu'elle n'ait tué ni hommes, ni femmes, ni enfants pendant leur sommeil, comme la bombe et la torpille, elle aussi a tué. Elle a tué dans le cœur des hommes l'amour du travail, la prévoyance, l'économie, la vertu de se contenter de peu. Elle déçoit, tourmente et trompe tout le genre humain avec un nouveau supplice de Tantale, avec le mirage d'une richesse qui s'éloigne à mesure que la main de

l'homme se tend pour la saisir. Elle trompe les hommes et les rend féroces, parce que, exaspérés par ce jeu perfide, ils deviennent furieux, prêts à se venger de leur déception sur n'importe quoi et sur n'importe qui.

Jamais il n'y a eu tant d'argent dans le monde, et jamais il n'y en a eu si peu. Tous, États, villes, banques, industries, commerces, familles, se sentent d'autant plus pauvres qu'ils ont plus de cet argent fictif qui perd de sa valeur en se multipliant. Tous cherchent à se procurer le plus d'argent qu'ils peuvent, et tous, en saisissant et en étreignant leur proie, se trouvent les mains vides.

Cet argent fictif est la lèpre de notre époque. Jusqu'à quand nous rongera-t-elle, si nous ne nous hâtons pas de l'étouffer? Si nous ne jetons pas au bûcher toute cette fausse monnaie de papier? Si nous ne recommençons pas à battre la monnaie de bon aloi, qui est la mesure authentique et

X sacrée du saint labeur humain? A l'expiation pour le sang versé il faudrait ajouter la purification de l'argent. Ce n'est pas l'économie, cette science sans cœur, qui l'exige : c'est la vérité, la droiture et la loyauté.

XII

LA VAGUE DICTATORIALE

Ce sera un joli casse-tête pour les historiens et les philosophes futurs de comprendre comment la guerre pour la liberté a pu inoculer à l'Europe et peut-être un peu aussi à l'Amérique la maladie de la dictature. C'est pourtant un fait évident. La dictature aujourd'hui n'est plus même une doctrine politique, elle est pour certains esprits une foi religieuse. Les premiers à la propager parmi les masses furent les socialistes, après que les Russes, du haut du Kremlin, eurent proclamé la dictature du prolétariat. Depuis cinq ans, par le monde entier, des millions de prolétaires rêvent

et sont dans l'attente d'un dictateur rouge, qui ramènera sur la terre la justice et la paix. Mais il y a quelque temps que les prolétaires ne sont plus les seuls à rêver leur dictateur. Depuis que Mussolini a conquis Rome à la tête de ses « chemises noires », les riches, les bourgeois, les classes cultivées, elles aussi, rêvent d'un dictateur blanc, dont la main de fer imposera aux peuples inquiets l'ordre et l'obéissance.

L'Espagne et la Bavière ont déjà imité l'exemple. D'autres pays suivront. Une vague « dictatoriale » déferle sur l'Europe. Sylla redevient un personnage à la mode. Dans tous les pays, le vieux procès contre la démocratie et le parlementarisme est rouvert. De toutes parts résonnent les anciennes accusations : incompétence, confusion, inertie, adoration du Verbe, terreur des responsabilités, favoritisme, versatilité et corruption !

Que signifie cette fureur dictatoriale, au

lendemain du grand écroulement des trônes ?

*
* *
*

Quand l'esprit moderne plaide contre la démocratie devant le tribunal de la Raison, il n'a pas à remplir une tâche difficile. Surtout dans les grands États, où les affaires sont tellement embrouillées et enchevêtrées que les gouvernements eux-mêmes ne s'y reconnaissent plus, la volonté du peuple qui devrait être la source vivante de l'autorité n'existe qu'à l'état de lueur vague ; et elle est presque toujours destinée à être contrecarrée par les gouvernements, qui devraient en être l'expression. Les gouvernements démocratiques sont ceux qui plus facilement osent faire tout le contraire de ce que les masses désirent au fond de leur cœur. Aussi est-ce précisément là où le peuple, en principe, gouverne, qu'il est le plus souvent irrité contre le gouverne-

ment; c'est-à-dire, au moins théoriquement, contre lui-même !

Tout cela est vrai. Mais un principe d'autorité peut vivre et agir même s'il n'est pas en règle avec toutes les exigences de la raison. Le principe monarchique est-il plus rationnel que le principe démocratique? Est-ce conforme à la raison qu'un peuple, avec toutes ses institutions, soit transmis de père en fils, comme un lopin de terre ou une boutique de cordonnier? Que le pouvoir suprême doive dépendre de ce qu'on a défini « l'accident d'un accident », la naissance?

Il ne faut pas davantage oublier qu'un gouvernement n'est vraiment un gouvernement que s'il est légitime : c'est-à-dire que si la majorité de ceux qui lui obéissent reconnaît au gouvernement le droit de commander. La force est un élément nécessaire du pouvoir; mais si elle peut imposer un gouvernement, elle ne peut pas, à elle

seule, le légitimer, car c'est elle justement qui a besoin d'une légitimation pour ne pas se confondre avec la violence et la tyrannie. C'est pourquoi les dictateurs intelligents ont toujours cherché à se mettre en règle avec les principes de légitimité, reconnus par leur époque, même quand ils étaient en contradiction avec l'esprit de leur œuvre. Sylla, par exemple, se fit donner la dictature par une loi, approuvée par le peuple — la fameuse *lex Valeria*; il respecta, en principe, ce que nous appellerions aujourd'hui la souveraineté du peuple romain; et ce fut ce qui justement rendit précaire son œuvre. Lui disparu, ses adversaires purent, en se servant de ce principe et des comices, démolir en quelques années toute sa législation.

Il ne faut donc se mettre à faire et à défaire des gouvernements, fût-ce uniquement sur le papier, sans s'être demandé : quel est aujourd'hui, en Europe, le prin-

cipe de légitimité qui confère aux gouvernements le droit de commander?

La réponse n'est pas douteuse. C'est le principe qui a pris force depuis un siècle à mesure que s'affaiblissait la croyance au droit divin des souverains; le principe qui, après la chute de tant de trônes, reste seul à tenir ensemble, tant bien que mal, la machine disloquée de la légalité : cette vague volonté du peuple, dont nul ne sait où elle réside, ni en quoi elle consiste, ni comment elle s'exprime.

Si après 1848 les peuples, écœurés de leur propre souveraineté ont pu se réfugier de nouveau sous les sceptres de leurs rois, ils ne le peuvent plus aujourd'hui. Entre 1914 et 1918 la monarchie a reçu en Europe un coup tel que les rois, qui demain remonteraient sur leur trône, ne seraient plus — et pour peu — que les ombres d'une autorité éteinte. Même dans les pays où la monarchie résiste encore, un gouvernement

n'est considéré légitime que s'il peut s'affirmer mandataire de la nation et de sa volonté. A part le peu qui subsiste encore de l'ancien système monarchique, la source de tout droit à commander est aujourd'hui le suffrage universel, organe de la prétendue volonté du peuple. Seuls ceux qui peuvent affirmer en avoir été chargés par le peuple ont droit de commander aux autres. Le gouvernement représentatif exclu, il ne reste plus que le *Faustrecht*, comme disent les Allemands : la force, sous quelque nom qu'elle se déguise.

C'est un point sur lequel j'aurais désiré voir insister avec plus de force M. G. Guy Grand dans son beau livre sur *La Démocratie*. Aussi nombreux que soient les défauts de la démocratie, surtout dans les grands pays, notre époque n'a plus que le choix entre le régime établi par Lénine et le régime représentatif. Même un dictateur, s'il ne voulait pas imiter le modèle russe,

devrait aujourd'hui se présenter comme mandataire de la volonté du peuple. Nous l'avons vu en Italie. Comment la récente révolution a-t-elle cherché à se justifier? En disant qu'elle représentait la véritable volonté de la nation, falsifiée par le Parlement.

*
* *
*

La vérité est que l'Europe se débat dans une des situations les plus singulières que l'histoire ait vues. Jusqu'à 1914, à l'exception de la Suisse et de la France, elle se gouverna partout moyennant une ingénieuse combinaison de deux principes d'autorité, — le monarchique et le démocratique. Ces deux principes d'autorité, tout en semblant se combattre depuis la Révolution française, en réalité se soutenaient l'un l'autre comme les deux arcs d'une ogive gothique. La volonté populaire s'appuyait à la tradition dynastique, la tradition

dynastique à la volonté populaire. Le cyclone de 1914 a brisé un des deux arcs; et l'autre, suspendu dans le vide, menace de crouler à son tour.

Il y a plus d'un siècle et demi que les philosophes et les poètes, transportés par la fureur prophétique, nous annoncent l'approche d'un âge merveilleux, où les peuples atteindront leur majorité et deviendront leurs propres souverains. Et voilà que cet âge mystique est survenu tout à coup, sans que personne s'en soit aperçu !

L'histoire a pris au mot les peuples du vieux monde; elle les a déclarés majeurs d'un jour à l'autre. L'ingénieuse combinaison des deux principes politiques, grâce à laquelle ils ont joui de gouvernements si forts et si souples après 1848, est définitivement dissoute dans ses éléments. Le peuple devrait gouverner l'État avec sa volonté souveraine et universelle; la volonté de tous — des masses ignorantes et des

élites savantes. Mais la volonté est malade dans tous, dans les masses comme dans les élites. Le mal dont souffre notre civilisation est précisément celui-là; aucun ne sait avec précision ce qu'il veut et, en conséquence, aucun n'a d'idées claires. Dans tous les partis, dans toutes les classes, dans toutes les institutions, dans tous les États, je dirais presque dans toutes les consciences, sauf de très rares exceptions, se heurtent des doctrines, des aspirations, des intérêts contradictoires. Que voulons-nous? C'est là un mystère que nous ne pouvons mettre au clair avec nous-mêmes, parce que nous voulons toujours le contraire de ce que nous voulons. Nous voulons la paix et la guerre, la puissance et la justice, la tyrannie et la liberté, la parcimonie et la prodigalité, l'équilibre du budget et le déficit, la sécurité et l'aventure. Jamais civilisation ne fut plus en contradiction avec elle-même.

Ainsi posé, le problème de l'État moderne apparaît dans toute sa formidable grandeur. L'État ne peut plus s'appuyer que sur une grande volonté collective ; mais cette grande volonté collective, qui devrait résumer en elle-même les volontés des partis, des classes, des groupes, des institutions, est incertaine, oscillante, contradictoire, obscure à elle-même, comme toutes les volontés qui la composent. Appuyer l'État sur cette volonté est appuyer le tout sur le rien... Mais il n'y a plus d'autres fondements... Et voilà pourquoi la guerre pour la liberté a inoculé à l'Europe et un peu aussi à l'Amérique la maladie de la dictature. Dans les conditions actuelles, l'aspiration à la dictature n'est qu'une forme romantique de découragement. Le dictateur rêvé par la plupart — rouge ou blanc — devrait être un miraculeux thaumaturge, qui saurait ce que tous ignorent, et trouverait ce que tous cherchent en vain : le remède qui

guérira les maladies dont souffre le monde.

Notre temps est en fureur contre les régimes parlementaires et la démocratie, auxquelles il attribue les faiblesses et les inerties des gouvernements. Mais ces faiblesses et ces inerties naissent des contradictions et des confusions de l'esprit moderne, non de défauts de tel ou tel gouvernement. Tant que nous ne saurons pas avec netteté ce que nous voulons, tous les gouvernements seront faibles et chancelants, quels que soient leur forme et leur nom; et nous ne verrons apparaître çà et là, de temps en temps, que de faux dictateurs. Le désordre de l'Europe actuelle est notre œuvre à nous tous, peuples et États; car il est dans nos esprits. L'ordre retournera dans le monde, non pas quand il y aura un dictateur, armé d'un glaive, dans chaque capitale, mais quand nous saurons répondre avec précision et sans nous contredire à la question : « Que voulons-nous ? »

==== LA VAGUE DICTATORIALE ====

La paix ou la guerre? La puissance ou la perfection? La force ou le droit? La richesse ou la liberté? »

XIII

VERS L'UNITÉ DU MONDE?

Jamais la lutte entre l'optimisme et le pessimisme, entre les adorateurs d'Ormuzd et ceux d'Ahriman ne fut plus ardente. Où allons-nous? Vers les sommets ou vers les abîmes? Que se passe-t-il sous la confuse angoisse de notre époque? Le monde reviendrait-il au chaos primitif? Ou se prépare-t-il à une transfiguration miraculeuse?

Que de signes sinistres pour les adorateurs d'Ahriman! Deux sentiments dominent aujourd'hui le monde : la haine et la peur. Les continents, les peuples, les États, les classes sociales se haïssent parce qu'ils

ont peur les uns des autres; et ils ont peur parce qu'ils se haïssent. L'humanité est esclave des terreurs qu'elle a créées pour nourrir ses rancunes.

L'Europe et l'Amérique ne s'aiment pas; l'Asie hait et redoute l'Europe. Italiens, Français, Anglais, Allemands, Slaves, Grecs, Turcs, Chinois, Japonais, chrétiens, musulmans ne se sont jamais regardés d'un œil si méfiant. On dirait que d'avoir combattu ensemble soit pour les peuples une raison de se haïr, tout autant que d'avoir combattu les uns contre les autres.

Chaque pays se croit la victime de son voisin. Pour la première fois dans l'histoire universelle, une formidable comptabilité de dettes et de créances s'est ajoutée aux autres raisons qui avaient jusqu'ici divisé l'humanité, — ambitions, religions, rivalités commerciales, mœurs, couleur de la peau. Le monde est devenu un tribunal de commerce sans juges et sans huissiers.

Les peuples qui n'ont que des dettes maudissent les peuples créanciers; les peuples qui n'ont que des créances se plaignent des peuples débiteurs; les peuples qui sont à la fois créanciers et débiteurs maudissent les débiteurs qui ne paient pas et les créanciers qui veulent être payés.

Il n'y a jamais eu autant d'argent dans le monde et jamais le monde ne s'est senti aussi misérable. Les biens de la terre n'ont jamais été partagés d'une façon plus capricieuse, pour le tourment des riches et des pauvres, des fortunés et des malheureux. Il y a des peuples suffoqués par l'abondance et des peuples mourant de faim. Tandis que ceux-ci se désespèrent de ne pouvoir acheter, ceux-là se désespèrent de ne pouvoir vendre.

Les riches tremblent partout, ne sachant quelle est la véritable consistance de leurs richesses. Aucun État, dans aucun continent, n'est plus sûr de ses lois ni de ses

institutions. La solidité de l'univers semble atteinte depuis qu'on a vu ce qu'on croyait de granit indestructible s'effriter en sable.

L'insomnie du monde a commencé ! Tous sont hors d'assiette et malheureux : riches et pauvres, paysans et citadins, vainqueurs et vaincus, dominés et dominants, sages et fous. La moitié de l'Europe est en ruines ; l'Asie vacille ; l'Amérique, l'Afrique, l'Australie, saisies d'angoisse, interrogent d'un regard inquiet l'avenir.

Les empires croulent, les rois sont en exil, ceux qui obéissaient veulent commander. Non pas seulement les jaunes, mais les noirs aussi exigent d'être reconnus et traités comme des fils de Dieu, égaux à tous les autres membres de la famille humaine. Tous les peuples et toutes les classes font appel à la justice et au droit, comme si tous parlaient la même langue, mais nul ne comprend l'autre.

Si Babel a jamais été une réalité vivante,

énorme, effarante, c'est aujourd'hui. Ainsi pourrait parler Ahriman, l'esprit du pessimisme. Et pourtant... Laissons la parole à Ormuzd, au dieu du bien, à l'esprit de l'optimisme.

*
* *
*

Il y a cinq siècles, l'homme ne connaissait pas encore la planète que Dieu lui avait assignée pour demeure. Il ne savait ni combien elle était grande, ni quelle forme elle avait, ni comment elle était peuplée. Les branches de la famille humaine vivaient, chacune pour soi, isolées. Les océans étaient encore des solitudes sauvages depuis l'éternité, sur lesquelles aucun regard humain ne s'était jamais posé. L'humanité s'ignorait elle-même.

De cette planète, les Européens commencent au quinzième siècle l'exploration méthodique, qui devait se terminer au dix-neuvième. Peu à peu, les peuples, les

races, les religions, les civilisations, les continents apprennent à se connaître; l'humanité se retrouve elle-même et la terre, conquise par l'homme, s'unifie. Lentes pendant trois siècles, cette conquête et cette unification s'accélèrent au cours du dix-neuvième siècle, à mesure que le feu, humble esclave domestique de l'homme, devient le maître tout-puissant du monde. Vers la fin du dix-neuvième siècle, l'homme peut se vanter qu'il connaît et virtuellement possède le globe dans son entier. Les rails et les fils télégraphiques sont aujourd'hui les nerfs de ce grand corps unique.

La tâche à laquelle l'humanité travaille sans le savoir depuis quatre siècles, avec des moyens de plus en plus puissants, est l'unification de la terre. Mais cette unification n'a pas été l'œuvre seulement de la sympathie et de l'amour. Tant que les branches de la famille humaine avaient

vécu dans la dispersion et dans l'isolement, elles avaient pu s'ignorer sans se haïr. Il n'en fut plus ainsi quand elles se connurent, car alors elles s'attirèrent en même temps qu'elles se détestèrent. La haine et l'amour naquirent à la fois de la diversité.

L'unification du monde s'est faite par l'Évangile et par l'épée, par la fraternité et par l'extermination, par l'échange des marchandises et par les coups de canon. La découverte de l'Amérique et l'invention des armes à feu sont à peu près contemporaines; ce n'est pas une coïncidence fortuite. A mesure que l'unification du monde progressait, des guerres et des révolutions, d'une ampleur et d'une violence croissantes, le dévastaient.

Depuis quatre siècles, toutes les grandes guerres des peuples, des doctrines, des races ont conduit à des fusions inattendues. Ne devons-nous pas voir dans l'effroyable désordre de notre époque le suprême accom-

plissement de cette loi mystérieuse? Oui, nous avons assisté à la plus grande catastrophe de l'histoire : il faudrait être aveugle pour le nier. Et pourtant le genre humain ne s'est jamais senti un seul corps et une seule âme, dans la haine et dans l'amour, comme au milieu de la plus terrible des guerres qui l'aient jamais déchiré. Jamais le monde n'aurait pu crier avec plus de raison que pendant la dernière guerre : « C'est moi-même que je blesse; je suis mon propre ennemi impitoyable ! »

Cette solidarité du monde en guerre avec lui-même se voit partout. Toutes les monarchies ne sont-elles pas affaiblies par la chute des Romanoff, des Habsbourg, des Hohenzollern? Toutes les démocraties ne sont-elles pas troublées par les dictatures militaires qui s'établissent, dans certains pays, sur les ruines de la guerre? Quand l'empire russe s'est écroulé, tous les riches du monde, le banquier de New-

York comme le rajah de l'Inde, n'ont-ils pas tremblé pour leurs trésors? Qui aurait jamais prévu, en 1914, qu'une guerre entre la Russie et l'Autriche, provoquée par des rivalités balkaniques, aurait fini par un grand triomphe du catholicisme et de l'islamisme? Et, pourtant, c'est la vérité. Les catastrophes politiques de l'Europe orientale ont affaibli l'Église orthodoxe et le luthéranisme, au profit de l'Église catholique moins liée au sort de tel ou tel État. La chute de l'empire russe a délivré l'Islam de son plus redoutable ennemi.

La guerre a mêlé les races et les peuples. Des Américains, des Australiens, des Japonais, des Hindous, des Egyptiens, des Sénégalais, des Marocains sont venus se battre par millions en Europe. A la suite des combattants, les élites dirigeantes de leurs pays ont pris contact avec l'Europe. Nous commençons à voir ce que ces multitudes

et ces élites ont laissé chez nous et rapporté chez eux de tous ces voyages et de tous ces contacts. Déjà avant la guerre, l'Europe s'américanisait et l'Amérique s'eupéanisait. Mais quelle poussée la guerre a donnée à ce double mouvement ! L'Asie déteste l'Europe aujourd'hui beaucoup plus qu'avant la guerre, mais elle la connaît mieux et l'étudie davantage : pour lui nuire, bien entendu !

Pendant quatre ans, pour la première fois dans l'histoire, l'Angleterre a fait partie du continent. Comment croire qu'elle pourra jamais revenir entièrement à sa position insulaire d'autrefois ? Les États-Unis hésitent devant les responsabilités mondiales dont ils devraient se charger. Ils voudraient rentrer dans leur continent, comme si les derniers dix ans pouvaient n'avoir été qu'une parenthèse. « Si l'Amérique était plus adulte, ce serait son heure ! » m'écrivait, il y a quelques semaines, un

diplomate illustre du nouveau monde. Mais, adulte ou non, l'Amérique n'est plus aujourd'hui dans la position d'il y a dix ans. La forme de la terre a changé; l'Atlantique s'est rétréci...

L'Asie et l'Europe sont les deux continents malades, parce qu'ils ont été et sont encore ravagés par le double fléau de la guerre et de la révolution. Mais tout le monde souffre de leur maladie : l'instabilité et la ruine de l'Europe, la sourde fermentation de l'Asie menacent la machine de l'univers tout entier. Si les peuples se haïssent et se craignent les uns les autres, ils n'ont jamais eu autant besoin l'un de l'autre. Ils sont tous malheureux parce que, par haine et par peur, ils manquent l'un à l'autre quand tous ont besoin de leurs voisins.

Non, les souffrances présentes de l'humanité sont les derniers efforts, et les plus douloureux de tous, vers l'unification du

monde : but suprême et auguste, depuis quatre siècles, de l'histoire.

* * *

Ainsi pourrait parler un optimisme sérieux, bien qu'un peu mélancolique. En voulant arracher aux tristesses présentes cette grande promesse pour l'avenir, il ne tromperait pas les masses, comme l'optimisme frivole et gai qui leur annonce chaque jour que tout va s'arranger, sans dire comment ni pourquoi. Ces espoirs, au moins, reposent sur une vision de l'histoire qui est vraie. Si leur réalisation n'est pas sûre, ils ne sont pas en eux-mêmes chimériques. Aucun prophète ne pourrait affirmer qu'ils ne se réaliseront pas.

La vérité est que les deux conceptions opposées de la crise actuelle, l'optimiste et la pessimiste, contiennent deux hypothèses, entre lesquelles l'avenir devra choi-

sir. L'humanité semble se trouver, une fois encore, comme il lui arrive de temps en temps, à un tournant décisif. Un corps unique ne peut vivre animé d'âmes discordantes et ennemies. Depuis quatre siècles, le monde a été peu à peu unifié par les explorations, les colonisations, les émigrations, les guerres, les révolutions, le commerce, la diplomatie, les chemins de fer, les bateaux à vapeur, le télégraphe. L'heure va-t-elle venir où, de cette unification, sortira une civilisation à caractère universel, âme unique de cet immense corps unifié : une civilisation universelle, qui fondrait en elle-même les éléments les plus purs et les plus élevés des civilisations préexistantes, — la morale chrétienne, l'industrie et la science de l'Occident, la sagesse de l'Asie, la fleur de l'art européen et oriental ?

Nos petits-fils verraient alors quelque chose de semblable à ce que les sujets de

l'empire romain virent pendant le premier et le second siècle, sur le bord de la Méditerranée, mais dans quelles proportions ! Une civilisation, unique dans ses principes directeurs, dominerait la terre entière. Combien petites sembleraient nos turbulences et nos souffrances devant l'incomparable grandeur de ce résultat, si jamais l'humanité réussissait à l'atteindre ! Mais l'humanité aura-t-elle la force de l'atteindre ? Et à quelle dispersion nous conduiraient-elles, de nouveau, les haines et les terreurs qui, aujourd'hui, ravagent le monde, si elles ne sont pas les instruments aveugles d'une force unificatrice ?

L'histoire se prête avec une égale complaisance aux prévisions de l'optimisme et à celles du pessimisme. Une époque de troubles et de désordres peut annoncer soit une grande unité qui se fait, soit une longue et lente décomposition qui commence. La paix romaine et la civilisation

commune qui unifia le bassin de la Méditerranée pendant les premiers siècles de notre ère furent précédées par cent ans de guerres et de révolutions en Europe, en Asie et en Afrique. Les guerres et les révolutions du troisième siècle ont préparé, au contraire, le morcellement et la dislocation définitive de l'empire romain, la ruine des provinces occidentales, la longue barbarie où l'Europe s'est éteinte pour tant de siècles. Nous pourrions avoir le sort des générations de César et d'Auguste, ou le sort des générations de Dioclétien et de Constantin. Pour voir clair dans l'avenir, il faudrait connaître la véritable nature des forces occultes, qui sont au travail au sein du désordre actuel.

Seul, un prophète pourrait aujourd'hui deviner ce que ces forces sont, car leur nature et leur action, unifiante ou dissolvante, dépendront des élites qui dirigent les grands pays de l'Europe, de l'Amérique

et de l'Asie. Si la paix romaine a pu s'établir au premier siècle de notre ère, donner à tant de peuples une civilisation qui avait pour eux un caractère universel, c'est que les élites du monde grec et du monde romain l'ont voulu. C'est qu'elles ont consenti les sacrifices d'orgueil, de puissance, de richesse, de haine sans lesquels les luttes destructives du siècle précédent auraient continué jusqu'à l'extermination totale. Saurons-nous nous imposer les sacrifices nécessaires pour accomplir cette unité du monde, à laquelle l'humanité travaille sans le savoir depuis quatre siècles? Ou, artistes néroniens, allons-nous détruire notre œuvre au moment de l'achever?

L'avenir le dira. Les générations marchent dans les ténèbres. Elles travaillent sans jamais bien comprendre ce qu'elles font. Mais, quel que soit le sort qui nous attend, n'oublions pas qu'il dépend de notre volonté. Nous aurons la paix, l'ordre,

l'unité du monde, si nous les voulons; si au lieu de laisser notre volonté se dédoubler, se voiler ou s'égarer vers des buts discordants et chimériques, nous savons la diriger, consciemment cette fois, vers celui qui a été, depuis quatre siècles, le but inconscient et grandiose de tant de générations.

XIV

Il y eut des époques plus grossières, plus pauvres, plus ignorantes; mais elles savaient ce qu'elles voulaient. Etayée sur des idées bornées, une volonté sûre les dirigeait. Nous sommes les maîtres de la terre, nous sommes les rois de la nature, nous connaissons et comprenons tout; mais nous ne nous connaissons et ne nous comprenons plus nous-mêmes. Egarés par une dispersion convulsive de la volonté, qui aspire à des choses contradictoires ou impossibles, nous voulons sans cesse le contraire de notre volonté véritable et profonde. Nous voulons les ténèbres, l'esclavage, la pauvreté, l'anarchie, la haine, la guerre en voulant la lumière, la liberté, la richesse, l'ordre, l'amour, la paix. Souverains de

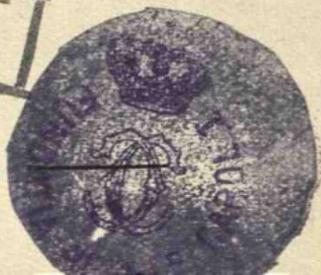
l'univers, nous sommes les dupes éternelles de nous-mêmes. Pourquoi?

La raison en est si simple et si compliquée, si claire et si obscure. Un enfant le comprendrait ; et elle échappe aux philosophes. La réalité n'est qu'un système de limites. Etre limité par sa nature, l'homme n'est sûr de rien — ni de la vérité, ni du bien, ni de la beauté — s'il n'y croit. Mais il ne peut croire à la vérité, au bien, à la beauté, que s'il sait les distinguer et opposer à leurs contraires : l'erreur, le mal, la laideur ; et il ne peut les distinguer et les opposer à leurs contraires, que s'il les sépare par une ligne nette, une définition, une limite. « Définir » vient de « finis » qui signifie borne ou limite. Si les limites sont effacées ou confondues, le bien et le mal, la vérité et l'erreur, le beau et le laid se confondent à leur tour ; et alors comment la volonté peut-elle les désirer et les fuir, si elle ne réussit plus à les distinguer ? Toute aspiration à l'illimité doit finir dans l'anarchie

des doctrines et l'égarément des volontés.

C'est ce qui arrive aujourd'hui. La source profonde de la maladie de la volonté, dont la civilisation occidentale risque de mourir, est là. Depuis deux siècles nous aspirons à une puissance et à une richesse illimitées. Pour la conquérir, nous avons renversé, l'une après l'autre, toutes les limites, entre lesquelles les hommes avaient toujours vécu prisonniers. Dans ce sens l'homme a été vraiment « libéré ». Mais la confusion règne dans le monde...

Il faudrait à présent expliquer comment l'homme a été amené à désirer une puissance et une richesse illimitées, et comment pour tout vouloir il risque de tout perdre. Mais ce serait un bien long, trop long discours. J'en ai parlé ailleurs. Il faudra y revenir.



ACHEVÉ D'IMPRIMER LE VINGT-TROIS
OCTOBRE MIL NEUF CENT VINGT-QUATRE
PAR L'IMPRIMERIE SAINTE-CATHERINE,
BRUGES, (BELGIQUE).



OUVRAGES

PARUS DANS LA MÊME SÉRIE :

ANDRÉ GERMAIN : Pèlerinages européens.
J.-M. KEYNES : Un Essai sur les changes.

OUVRAGES A PARAÎTRE :

L. ROMIER : Une nouvelle Aristocrati.
BERNARD FAIJ : Panorama.
FRITZ VON UNRUH : Discours.